

Doctorat en Anthropologie

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, EHESS

Paris, février 1996

INTRODUCTION

PREMIER TERRAIN: Appui Technique,
UNE EXPERIENCE DE COOPERATION
EN AFRIQUE DE L'OUEST 82

DEUXIEME TERRAIN: Autogeneración,
UNE EXPERIENCE DE COOPERATION AU MEXIQUE 250

RESULTATS 368

CONCLUSION 522

BIBLIOGRAPHIE 543

ANNEXE

APPUI TECHNIQUE

1.0	PRESENTATION	82
1.1	TRAME EVENEMENTIELLE	86
1.2	LE CONTEXTE NATIONAL OUESTAFRICAIN ET LES INSTITUTIONS IMPLIQUEES	88
1.2.1	La Direction de la Formation Professionnelle	95
1.2.2	<i>Technoscience</i>	99
1.3	LE MILIEU DES ATELIERS ARTISANAUX DANS LA CAPITALE DU OUESTAF	105
1.3.1	Implantation des développeurs	109
1.4	UN EXEMPLE D'OBJET TECHNIQUE ET LE SAVOIR DES DEVELOPPEURS	112
1.5	PARTICIPATION ET OBSERVATION	116
1.5.1	"T'as préparé tes 500 pages"	122
1.5.2	"Votre étude est tombée"	128
1.5.3	Ma capacité de description	136
1.6	L'INTERFACE ENTRE OUESTAFRICAINS ET ETRANGERS	139
1.7	LA PERSPECTIVE DES ETRANGERS	149
1.7.1	"Dis-le, nous sommes des mercenaires"	151
1.7.2	"La France trahit, c'est tout"	159
1.7.3	"C'est pas une idée de blancs, hein !"	163
1.7.4	"Quand ils veulent, en général, ils soudent bien"	174

1.0 PRESENTATION

1.8	LES BENEFICAIRES DE L'ASSISTANCE TECHNIQUE, LES ARTISANS	.. 180
1.8.1	Les histoires personnelles des artisans 185
1.8.2	"Je dis la soudure c'est un bon travail" 189
1.8.3	"Ce mot, Nasarra, c'est pas à sa place !" 195
1.8.4	Le rapport entre les artisans 199
1.8.5	"Les autres disent que je parle trop" 203
1.8.6	L'apparence des objets techniques 210
1.8.7	"Pour être maître, donc les Français, il faut qu'ils amènent les coopérants"	.. 213
1.9	LES EXPERTS OUESTAFRICAINS 219
1.9.1	L'équipe des experts 221
1.9.2	Le rapport aux artisans 226
1.9.3	Les liens entre la coopération pour le développement et la France 233
1.10	QUELQUES REACTIONS DES ETRANGERS AUX RESULTATS DE L'ETUDE 239
1.11	SYNTHESE PRELIMINAIRE DES ECHANGES 243

Table des matières complète à la fin

1. APPUI TECHNIQUE : UNE EXPERIENCE DE COOPERATION

1.0 PRESENTATION

Le chapitre 1.2 comprend une description de l'environnement du projet fortement limitée par la nécessité de maintenir l'anonymat des acteurs. Conformément à la démarche de ma thèse, je pars de quelques exemples pour faire apparaître les traits généraux de mon terrain. Ces impressions du pays "Ouestaf", de la Direction de la Formation Professionnelle et du bureau d'études "Technoscience" doivent être suffisantes pour préparer l'analyse de la rencontre entre les développeurs français et les Ouestafricains (artisans et experts locaux). Les chapitres concernant les ateliers des artisans et les objets techniques (chap. 1.3 et 1.4) sont des descriptions courtes des objets sur lesquels le projet était bâti, mais sans vouloir en tirer des pistes pour l'analyse.

Les chapitres 1.6 à 1.9 cherchent à fixer plusieurs objets possibles, d'abord chez les étrangers, ensuite chez les artisans et chez les experts ouestafricains. Cette recherche ne vise pas à définir la figure du développeur (étranger) ou de l'éternel intermédiaire dans un rapport de domination (homologue), il s'agit plutôt de chercher leur interdépendance. Sont consacrées aux étrangers : d'abord une partie sur leur identité en tant qu'expert et développeur (1.7.1), ensuite sur leur vécu de la coopération (1.7.2), leur conception du projet (1.7.3) et finalement une description de leur discours sur la situation au Ouestaf (1.7). Le chapitre sur les artisans (1.8) est plus structuré, car ces individus sont les plus difficiles à présenter au lecteur. Les sous-chapitres 1.8.1, 1.8.4 et 1.8.6 sont nécessaires afin de ne pas appréhender les textes sur la construction de l'étranger (1.8.3), les actes de communication dans le projet (1.8.5) et le rapport France - Ouestaf (1.8.7)

1.0 PRESENTATION

comme des récits "exotisants". Les experts ouestafricains se trouvaient dans une position plus contraignante que les autres. Le chapitre 1.9 est donc construit sur leurs rapports aux autres, étrangers puis artisans. Le dernier sous-chapitre (1.9.3), lui, permet de cerner la ressemblance qui existe entre leur appréciation du rapport post-colonial et celle des artisans.

Quand j'utilise la dénomination "experts" dans le texte, je me réfère à toutes les personnes qui étaient payées pour le projet, étrangers et autochtones. Cette dénomination correspond à l'élément qui les a réunis, c'est-à-dire le savoir technique en question. Quand j'utilise le terme "étrangers" ou "développeurs", je me réfère aux Français, employés par Technoscience. Dans les deux cas, je m'inclus toujours moi-même dans cette dénomination. Je n'ai pas cherché à distinguer un comportement d'étranger d'un comportement de développeur, car les deux sont intimement liés même s'ils ne sont pas réductibles l'un à l'autre.

1.1 TRAME EVENEMENTIELLE

Les experts du projet ont travaillé pendant trois ans avec les artisans ouestafricains. Il s'agissait de soutenir leur développement économique (créer des emplois, augmenter le chiffre d'affaires) à travers l'introduction de nouveaux produits auparavant importés. Les artisans et les experts étaient convaincus que ces produits, jusqu'à présent méconnus des artisans, pouvaient véritablement aboutir à cet objectif. Néanmoins, ils n'ont pas réussi à créer une collaboration suffisante entre les acteurs pour réaliser cette introduction des produits. Tout au long du projet, les acteurs n'ont pas pu expliquer leurs capacités et leurs motivations avec suffisamment de clarté pour pouvoir rapprocher les significations des actes de l'autre. Des deux côtés, tous restaient convaincus que l'autre maintenait des réserves qui ne permettaient pas de collaborer en vue de l'objectif mutuel mis en avant.

Les artisans ne voyaient pas la possibilité d'établir des relations qui leur auraient permis de profiter du savoir des étrangers. Par exemple, les artisans continuaient à casser des forets en refusant de suivre les explications des experts, ce qui est d'autant plus étonnant qu'ils maîtrisaient déjà l'emploi des forets. L'expert étranger amenait avec lui des significations de son savoir qui le rendait dysfonctionnel pour un artisan. Il n'était pas possible pour l'équipe d'établir un dialogue suffisant pour accéder à ces significations¹.

L'indicateur le plus important de leurs difficultés était l'impossibilité de reproduire ces produits dans les ateliers des artisans, pourtant ils les avaient produits avec les experts. Les prototypes restaient des "éléphants blancs", typiques de la coopération technique. Les prototypes avaient en effet été fait par les artisans et les experts pendant un cycle de formation de 6 semaines. Même aujourd'hui, c'est-à-dire 3 ans plus tard, on n'a pas réussi à aller au-delà des échanges experts - artisans déjà acquis lors de cette période. Seul M.Mohammad a su profiter du projet en se servant du savoir-faire des experts. Il a adapté un prototype à la demande locale et en a vendu plusieurs, ce qui correspond au véritable objectif de tous les acteurs.

La logique qui sous-tend cet objectif était pourtant claire : pour les artisans, il s'agissait d'abord d'accroître leurs chiffres d'affaires, et pour les experts d'améliorer leur réputation professionnelle parmi les bailleurs de la coopération. Malgré la compatibilité des deux objectifs et la pertinence du savoir technique, le projet a perdu sa raison d'être car pour les acteurs, il n'était pas là pour réussir. Il est nécessaire de reconstituer les horizons des acteurs et leur interdépendance pour montrer la genèse de cette limitation. Les étrangers étaient :

MM. Pierre Martin, François Jacques, Pascal Richard;

les experts nationaux, payés par le projet :

MM. Tahem, Dambai, Atula,

¹ Le progrès dans la communication à l'intérieur du projet a été trop peu visible. Six mois après mon départ du projet, une évaluation de la Banque mondiale a jugé le projet trop peu efficace. Les étrangers ont été remplacés et on a essayé de redéfinir la stratégie du projet.

et les autres employés du projet M. Yad, Mme Alexis et les gardiens.

Au total, 23 chefs d'ateliers ont travaillé sur le projet (micro-entrepreneurs dans le jargon des développeurs),

parmi eux :**MM. Ngerbo, Togola, Genbo, Mohammad, Mondai, Lawan,**

Rahman, Osama, Aziz, Ahmed, Jeanta, Hachim.

Toutes les personnes citées ici ont accepté de faire un entretien avec moi, à la fin de ma participation.

1.2 LE CONTEXTE NATIONAL OUESTAFRICAIN ET LES INSTITUTIONS IMPLIQUEES

Afin de protéger les individus qui apparaissent dans cette étude, il est préférable de ne pas nommer le pays dans lequel s'est déroulé le projet. C'est pourquoi je lui donne le nom de Ouestaf. Pour expliquer le contexte, ce chapitre décrit la situation institutionnelle sur place, rendant l'analyse du projet plus saisissable. Ce détour est peu favorable parce qu'il est difficile de décrire un pays avec des qualificatifs globaux où les informations disponibles sont particulièrement insuffisantes et défectueuses. Le pays vient de sortir de sa position de scène de la guerre froide qui s'était articulée sur la guerre civile. Néanmoins, quelques éléments peuvent une impression.

Trois institutions ont activement agi sur le projet Appui Technique face à un quatrième groupe, qui lui, réagissait : les présumés bénéficiaires, artisans du secteur informel². L'institution qui assumait la tutelle officielle du projet au Ouestaf était la Direction de la Formation Professionnelle du Ministère de Travail,

² Il n'existait pas d'organisation du métier (menuisier - soudeur) à Ouestaf. Il y avait une coopérative des cantiniers et une coopérative des charbonniers, mais ces coopératives n'étaient que des tentatives ratées de la mairie pour organiser le secteur informel de la ville. Chaque chef d'atelier agissait seulement pour son propre atelier (microentreprise dans le jargon du projet).

représentant le gouvernement local. La Banque mondiale, qui a financé le projet, était représenté sur place par une direction responsable de l'exécution de plusieurs projets semblables. Elle était un relais d'information entre Washington et les projets sur place, mais elle n'avait pas de pouvoir d'action propre. Enfin, l'organisme Technoscience en France, qui avait un contrat avec la Banque mondiale et le gouvernement, s'engageait à exécuter Appui Technique par l'intermédiaire de ces experts-consultants. Dans ce chapitre, les trois acteurs actifs sont à analyser.

Deux, la Direction de la Formation Professionnelle et Technoscience, employaient des experts dans l'équipe du projet. La Banque mondiale, elle, n'interférait pas directement, elle n'est donc pas significative pour cette étude en tant qu'acteur du projet. Son influence était volontairement réduite par les responsables de la Banque qui essayaient de rester le plus passifs possible³, mais également parce que les étrangers et les experts ouest-africains autant que les artisans et les autres participants voyaient le projet surtout sous l'angle de la relation entre les artisans, la Direction de la Formation Professionnelle (le gouvernement local) et Technoscience, qui représentait avant tout l'ancien pouvoir colonial, la France. En conséquence, la Banque n'était pas discernable comme entité propre dans l'interaction entre les participants du projet.

Ce chapitre traite donc des deux institutions, la Direction de la Formation Professionnelle et Technoscience. Mais il faut remarquer qu'elles n'étaient pas non plus très présentes dans les esprits. Dans l'imaginaire de la rencontre entre étrangers et autochtones, il n'y avait que trois acteurs, le gouvernement local, la France et les artisans. Une analyse institutionnelle peut rapidement montrer que ces trois acteurs imaginaires n'ont pourtant aucune cohérence interne dans les événements. Le gouvernement n'est pas une véritable entité à décrire, parce qu'aucune classe d'état, ni une coalition politique ni même une alliance de

³ Cette distanciation de la mise en œuvre d'un projet est la politique affichée de la Banque dans tous les pays et secteurs, mais cette distanciation est également critiquée comme cosmétique, voir Laïdi, 1989.

différentes parties de la population ne le soutient. Il y a bien une administration publique au Ouestaf, la seule institution qui ait une continuité, mais elle n'est pas non plus représentée dans le gouvernement. On ne peut donc pas dire que la Direction de la Formation Professionnelle agissait au nom du gouvernement dans le projet. La seule remarque à faire est que dans ce vide politique local, où il n'y avait aucune possibilité pour une force politique d'élaborer un intérêt local et politique dans le projet⁴, l'intervention de l'étranger a créé un agenda local, qui n'existait pas avant.

Il n'y avait pas plus de cohérence dans de ce qui pourrait représenter la position de la France. D'abord parce que le gouvernement français ou le Ministère de la Coopération française n'avaient pas participé aux négociations avant ou pendant la réalisation du projet, ensuite parce que Technoscience n'avait pas de relations directes avec les institutions du gouvernement français. La France a probablement joué un rôle dans les négociations entre la Banque mondiale et le gouvernement pour l'obtention du crédit pour ce projet, mais cette influence se situe à un niveau qui est en dehors du champ de cette étude⁵. Mais il me semble que cela n'est pas une limite importante pour l'étude. La coopération française finançait par exemple des entreprises sur place qui, si le projet avait réussi, auraient été affectées par les activités des artisans, ce qui représentait donc des politiques contradictoires. Une élaboration des intérêts français au Ouestaf n'amène pas à une compréhension des actions de Technoscience ou du rapport entre Technoscience et les autres institutions liées à la coopération⁶.

⁴ Sur papier il existait un sous-comité dans l'administration locale qui devait coordonner les activités du projet Appui Technique avec d'autres institutions du gouvernement, mais ce sous-comité n'a pas pu se réunir parce que son président avait été arrêté par "des militaires". Dans cette situation il n'avait pas de possibilité d'action, ainsi ce sous-comité ne s'est jamais réuni.

⁵ "La concurrence entre la Banque et la France est réelle" a constaté l'étude de Laïdi, 1989. Sur place, il n'y avait pas de différence perceptible dans les discours sur les projets, la Banque Mondiale et la coopération française étaient entièrement assimilées. Cette concurrence semble exister seulement près des centres de pouvoir. Pour les événements à Ouestaf, cette concurrence n'avait pas de pertinence.

⁶ Une thèse d'état sur la situation politique de ce pays, soutenue récemment, résume que ce pays est le théâtre de mauvaises querelles politiques en France mais ne réussit pas à identifier les acteurs de ces querelles. Actuellement, les rivalités des différents représentants de la France sont particulièrement fortes. Dans la littérature sur le Ouestaf (une dizaine de livres pendant les 2 dernières années) on constate d'abord le caractère arbitraire des actions de la France au Ouestaf, sans cohérence interne.

Il faut ainsi remarquer que les trois acteurs du projet ne se prêtent pas à une analyse institutionnelle parce qu'ils sont "imaginaires", mais aussi parce qu'il n'y a pas de structures de pouvoir, de flux d'information, ou d'histoire propre à ces institutions qui permettent une analyse. Les seules institutions qui avaient effectivement des structures de pouvoir et d'information étaient la Direction de la Formation Professionnelle et Technoscience. Ce chapitre traite donc de ces deux institutions, malgré leur absence dans les esprits des personnes qui participaient au projet, et malgré aussi l'absence de liens avec les institutions imaginaires dans les négociations qui ont abouti à ce projet. Mais les logiques qui animaient ces deux institutions ont eu une influence sur le projet.

L'environnement du projet était profondément marqué par la situation socio-politique de ce pays. Il était particulièrement affecté par la concentration de tous les conflits politiques dans la capitale, lieu où se déroulaient toutes les activités du projet. Il est ainsi très important de prendre en compte dans la lecture des entretiens cette situation générale dans la mesure où ces informations peuvent compléter le vécu des personnes. La vie quotidienne dans la capitale était marquée par l'insécurité. Pendant les trois mois de terrain, l'hôpital de la ville a soigné 300 blessés par balle, tous des civils. Mais le niveau de violence était, au dire de mes interlocuteurs sur place, relativement bas à l'époque. Pour les étrangers, cela signifiait qu'ils étaient toujours prêts à être évacués par l'armée française présente au Ouestaf. La présence des militaires français a probablement limité les conflits armés dans la mesure où leur soutien au gouvernement local était un facteur stabilisateur, dans une société multiculturelle marquée par des clivages distincts de nature ethnique, linguistique, régionale, religieuse ou raciale, et ceci dans un cadre national artificiellement déterminé par le colonisateur⁷.

⁷ Il y avait environ 2000 soldats français stationnés autour de l'aéroport de la capitale et il y avait d'étroites relations entre l'armée française et l'armée ouest africaine. L'Assistance Militaire Technique (AMT) comprenait 81 hommes en 1980, 43 en 1989, principalement pour l'entraînement de tir de missile et de canon de 20 mm, ensuite des crédits qui permettent l'achat d'armement et des stages pour les officiers en France.

Les deux institutions actives dans le projet devaient donc faire face à cette situation. Les 4 statistiques qui suivent peuvent aider à comprendre comment la situation locale est source de contraintes pour l'action de ces deux institutions.

Sources de Revenus de l'Etat		
	Pays du projet	Pays voisin
Impôts sur revenus et profits	8 %	59 %
Impôts sur biens et services	27 %	11 %
Douanes	42 %	19 %
Autres	22 %	11 %

Ouestaf était donc un pays largement financé par l'imposition du pouvoir central sur un territoire, sans appui sur un secteur industriel ni sur d'autres activités économiques.

La majorité de la population menait des activités de subsistance hautement structurées par des échanges économiques traditionnels, coupés des circuits atteints par l'état. Les revenus des douanes provenaient des activités des classes moyennes.

L'autre facteur est l'influence majeure des pouvoirs étrangers. L'assistance extérieure est une partie importante du budget national, elle était en effet d'un ordre de valeur comparable aux devises obtenues avec les recettes des exportations.

Assistance Extérieure au Ouestaf [millions US\$]		
	1987	1988
L'aide extérieure totale	240	290
Coopération technique	67	73

Le budget national provenait à l'époque principalement de quelques activités d'exportation qui pouvaient être taxées ainsi que de l'assistance extérieure. Il faut également remarquer ici que le Ouestaf n'a pas, dans le

passé, remboursé ses crédits et plusieurs bailleurs bilatéraux et multilatéraux ont annulé une partie de ses dettes. L'assistance technique s'est élevée à environ 20 % de l'assistance totale. La composition de cette assistance montre les dépendances respectives.

	1987	1988
Coopération Française	33	38
USAID	11	7
Nations Unies	20	17
Coopération Suisse	5	
Banque mondiale	5	9
Caisse Centrale	4	
Coopération Allemande	1	1
Toutes les organisations non-gouvernementales	9	9

Tous ces fonds sont des dons, seul le financement de la Caisse Centrale et de la Banque mondiale sont des prêts avec des intérêts de 1.5 % et 0.75 %, des conditions préférentielles reflétant la situation économique du pays. Le rôle de la France était primordial. Il serait intéressant de voir l'évolution de ces chiffres pendant les dernières années, mais ils sont très rarement publiés. Ainsi, cette étude se contente des chiffres de 1987 et 1988, sachant qu'il n'y a pas eu de changements importants entre-temps. La répartition de l'aide entre les différents secteurs montre les priorités des bailleurs :

Secteur financé par l'assistance extérieure :	pourcentage
Gestion économique	4
Développement de l'administration	0.2
Ressources Naturelles	3.6
Education	17
Agriculture (élevage inclu)	19
Industrie	4
Santé	13

Transport	9
Développement Social	3

Les secteurs de l'éducation, de l'agriculture et de la santé devancent largement les autres activités. Les secteurs du développement de l'administration et de l'industrie, souvent favorisés par la coopération pour le développement, étaient particulièrement négligés au Ouestaf. En résumé, les 4 statistiques signifient que :

- a - les activités du projet se trouvent dans un secteur (ateliers de manufactures) qui est sans importance pour l'état,
- b - le domaine du projet (l'assistance technique) n'est pas primordial dans les approches de l'assistance,
- c - la source du financement est seulement la quatrième, la Coopération Française, le USAID et l'ONU représentent deux tiers de l'assistance,
- d - les activités du projet se trouvent dans un secteur qui n'a pas d'importance dans l'assistance extérieure.

Après ces remarques, l'absence d'acteurs institutionnels locaux et forts est plus compréhensible. Il est possible à présent de caractériser les intérêts de la Direction de la Formation Professionnelle et de Technoscience. Pour être bref, ces analyses partent surtout de mon accueil. De cette façon apparaissent les institutions et les premières impressions du projet. En montrant la perspective des acteurs individuels, il est déjà possible de montrer comment ces perspectives peuvent avoir une autonomie et une dynamique propre. La capacité de réflexion des institutions ne permet pas d'agir sur les changements dans le déroulement du projet, ce qui coupe les individus de ces institutions et les abandonne dans la situation d'Appui Technique. L'environnement local contraint les acteurs individuels mais ce sont leurs propres interprétations de cet environnement qui orientent ces contraintes. Il n'est pas pertinent de rechercher des distinctions entre la coopération bilatérale et la coopération multilatérale à Ouestaf. Ces distinctions (chap. 0.4) prennent sens uniquement dans les relations entre les bailleurs⁸.

⁸Où il s'agit de différences dans l'univers fictif des développeurs comme l'explique Serge Latouche.

1.2.1 La Direction de la Formation Professionnelle

Après l'indépendance du Ouestaf, tous les jeunes diplômés rentraient dans la fonction publique. La plupart d'entre eux étaient originaires du sud du pays. Cette tradition a commencé à disparaître depuis plusieurs années parce que, d'une part, le nombre des fonctionnaires est déjà très élevé, et d'autre part, l'état ne peut plus assurer les avantages matériels consentis aux fonctionnaires. A présent, c'est le secteur privé qui paie mieux et qui commence même à assurer plus de stabilité d'emploi. La Direction de la Formation Professionnelle peut être considérée comme un exemple typique de l'administration locale.

Elle représentait le gouvernement ouestafrique dans le projet. Son directeur avait signé le contrat fixant les termes de l'intervention de Technoscience. Il assumait également la tutelle officielle du projet.

Les locaux de cette direction ont été détruits pendant les combats qui ont eu lieu dans la capitale, à la fin des années soixante-dix. Un seul bâtiment a été reconstruit, les autres étaient en ruine et n'ont pas été déblayés.

Le seul bâtiment était occupé par une quinzaine de personnes, des fonctionnaires payés mais qui n'exerçaient pas d'activité.

M. François Jacques, expert de Technoscience (voir l'introduction des étrangers chap.1.7.1, p. 147), m'a fait part de ses souvenirs du début de son travail. Il me raconta avec amertume le jour de mon arrivée au Ouestaf : "*pendant quelques jours j'ai eu une chaise, quelques jours rien, ensuite une chaise et une table, ensuite rien; C'est pénible, quand il faisait chaud ils dormaient sur les tables, quand il faisait froid ils étaient dehors à discuter*", 1 octobre

La direction assumait la tutelle d'Appui Technique, ce qui lui permettait en théorie d'avoir une activité concrète, mais elle n'existait en fait que sur le papier. Les avantages matériels se réduisaient à quelques

cadeaux qui pouvaient passer inaperçus, des bons d'essence pour faire tourner la voiture du directeur, des crayons, des photocopies ou du simple papier (sans budget, il n'y avait pas le moindre moyen de travailler). Pour cette direction, il était ainsi important d'attirer des projets, mais sous certaines conditions. Des projets qui auraient pu dénoncer l'incapacité totale d'action étaient trop risqués et ceux qui demandaient un véritable effort de la direction n'étaient pas à leur portée. La tutelle représentait un pseudo-interlocuteur ouestafricain pour les bailleurs et cela faisait son unique raison d'être. Mais la tutelle pouvait aussi jouer un rôle d'interlocuteur nécessaire dans l'activité d'un bailleur, mais cela dépendait du domaine et des institutions étrangères et ouestafricains concernées.

Dans le premier cas, l'analyse doit trouver des éléments qui révèlent la compréhension de ce jeu chez les sujets, dans l'autre cas, l'analyse cherche des éléments de compréhension chez les sujets qui délimitent les fonctions d'intermédiaire. L'intérêt des bailleurs pour le secteur informel indiquait à la direction la suite du projet Appui Technique. Parce que d'autres organismes montaient des projets semblables, Appui Technique était un projet qu'il fallait laisser aller. Ma seule conversation avec le directeur s'est limitée à son constat de mon arrivée. Il était nécessaire d'assurer les besoins de base des étrangers et ensuite de ne plus les déranger.

La distance entre la direction et le projet se renégociait perpétuellement. M.Jacques avait quitté les locaux de la direction et avait loué un immeuble pour y installer les bureaux du projet, qu'il pouvait aménager avec son propre budget.

Avant la réalisation d'Appui Technique, seul un expert ouestafricain, M.Tahem (voir introduction des experts ouestafricains chap. 1.9, pp. 209 - 210), faisait déjà partie de cette direction. En tant qu'"homologue national" de M.Jacques, il participait à toutes les activités. Il avait son bureau à côté de M.Jacques. Sa position double et le rapport de pouvoir et de dépendance entre le projet et la direction ont été bien illustré par un événement majeur de cette renégociation :

Un collègue du directeur, M.Hassan, fonctionnaire de même rang, se trouvait sans fonction. Le directeur avait demandé à M.Jacques s'il pourrait faire participer M.Hassan au projet Appui Technique, ce que M.Jacques devait refuser à tout prix pour maintenir la distance qu'il avait gagnée. D'ailleurs, M.Hassan n'avait pas les compétences dans la matière. Pendant un déjeuner entre étrangers (François Jacques,

Pierre Martin, Pascal Richard et moi) M.Jacques résuma la déception du directeur :

M.Jacques à M.Martin: *"le directeur, c'est un filou, il me fait manger mon refus"*

M.Martin: *"alors au moins avec de la gélatine"*

M.Richard: *"quel refus ?"*

M.Jacques: *"d'embaucher son ami"*

moi: *"le directeur sans fonction"*

M.Jacques: *"oui, oui"*

La direction ne pouvait pas affecter quelqu'un sans l'accord des étrangers, bien que cette condition n'ait jamais été fixée dans le contrat, d'où la nécessité *"de lui faire manger avec de la gélatine"*. Quelques jours plus tard, les experts ont eu la surprise de recevoir un coup de téléphone du directeur annonçant que M.Hassan était affecté immédiatement à Appui Technique par décret ministériel. M.Jacques s'est alors

tourné vers les autres, après avoir raccroché :

M.Jacques: *"oui, une information pour tout le monde: ce matin prend ses fonctions chez nous, l'ancien directeur de la main d'œuvre"*

M.Martin: *"quelle est sa fonction ?"*

M.Jacques: *"ah pas de fonction"*

M.Atula: *"ici ?"*

M.Jacques: *"oui"*

moi: *"qu'est ce qu'il a fait avant ?"*

M.Jacques: *"directeur du bureau de la main d'œuvre"*

moi: *"qui n'a jamais fait quelque chose ?! la supervision des gardiens ?"*

M.Dambai: *"hahaha"*

M.Martin: *"la banque va donner son opinion"*

M.Tahem: *"le problème, c'est que dans le contexte de ce projet, il ne peut pas nous être utile à quelque chose, il ne peut pas être utile"*

M.Martin: *"il va entrer, tout mélanger, hein, et bon il faut le savoir, qu'est-ce que veut le Ouestaf hein"*

M.Dambai: *"ça !"*

M.Tahem: *"il y a un projet qui le concerne là à l'université, malheureusement il n'a pas"*

M.Jacques: *"je croyais qu'on en était débarrassé, c'est pas le cas"*

M.Martin: *"on on continue là ", 10 décembre"*

Il était hors de question de mettre en cause un décret ministériel, mais alors que faire ? M.Tahem proposait des arguments constructifs, mais, pour l'instant, rien ne pouvait être fait. M.Hassan est donc arrivé le

lendemain et resta passivement pendant plusieurs jours dans le bureau. Les étrangers l'ignoraient, les experts ouestafricains cachaient leur désapprobation et tentaient de l'ignorer eux aussi. Quelques jours plus tard, M.Tahem trouva une issue. Il appela le secrétaire du ministre et apprit que ce décret n'avait pas été écrit dans le bureau du cabinet. Le directeur avait fait passer son décret officieusement. Apprenant la nouvelle, M.Jacques a su l'apprécier. Il rédigea aussitôt un texte réclamant la démission de M.Hassan et le fit passer à une commission de la Banque mondiale de passage au Ouestaf.

Sachant que l'affectation de M.Hassan s'était faite en contournant les règles, la commission de la Banque pouvait exiger sa démission sans prendre le risque d'entrer dans des négociations avec l'administration. La distance entre la direction et le projet était ainsi rétablie. M.Tahem a réussi à maintenir le fonctionnement du projet, sachant que son avenir en tant qu'administrateur était plus favorisé par cela que par une défense des actes du directeur de la Formation Professionnelle. Ce type de confrontation en coulisses ne s'est pas reproduit pendant la réalisation du projet, principalement faute d'occasion.

M.Tahem opérait plus délicatement que M.Dambai, qui avait renoncé à son statut de fonctionnaire quelques années auparavant, et que M.Atula, qui l'avait fait juste pour se faire embaucher par Appui Technique. M.Tahem était le fonctionnaire essentiel pour le projet.

Pour les artisans qui participaient à Appui Technique, la direction n'apparaissait pas et ils savaient que M.Tahem représentait l'administration, mais ils savaient aussi que c'était les étrangers qui menaient le projet. Ils avaient un profond mépris pour l'administration et donc aussi envers M.Tahem. Ils voyaient dans sa présence un mal nécessaire, comme les étrangers. Etrangers et artisans acceptaient ce mal parce qu'ils étaient certains qu'il ne jouerait pas un rôle important dans le projet, d'où la possibilité pour cette étude de négliger une analyse plus approfondie de cette administration.

1.2.2 Technoscience

Cette association existait depuis une vingtaine d'années et elle employait moins de cent personnes, dont les trois quarts d'ingénieurs, actifs dans un bon nombre de pays du Tiers Monde. Son objectif : agir sur les technologies par une maîtrise scientifique pour améliorer leur capacité à servir les hommes. Technoscience était un organisme à orientation européenne, qui travaillait aussi pour les Ministères de la Coopération d'autres pays et pour la Communauté Européenne. Les financements étaient également "multi-sources". Le discours officiel présentant l'association se fondait sur un sentiment général.

Je cite une partie de l'introduction à la publication principale :

Le développement n'est plus à la mode. De grands en petits projets, d'enthousiasmes en déceptions, l'heure est aujourd'hui à la morosité et au cynisme. Pourtant l'absence de mémoire dont souffrent ces pays occulte bien des réalités, bien des besoins. [nos] récits illustrent les mêmes difficultés : le décalage entre populations et intervenants, les conflits entre groupes sociaux, les orientations peu conciliables des politiques nationales et des projets de terrain, la concurrence entre les intervenants, la difficulté de sortir des logiques d'assistanat ou de faire de la participation des populations aux projets de développement autre chose qu'une coquille vide.

Les récits officiels constataient chaque fois (à chaque projet, chaque pays, chaque technologie, etc.) que derrière les obstacles, dus aux conjonctures des intérêts particuliers, il y avait une dynamique créée par la motivation et l'innovation locale qui trouvait son expression dans un changement technologique permettant de débloquent le développement. Ils dévoilaient l'apport extérieur et cela définissait ainsi la qualité de la source de cet apport. Ainsi se construisait la maîtrise de Technoscience, tant sur "la technique" que sur "le développement".

Le récit de mes contacts avec Technoscience permettra de mieux les cerner. Ayant rencontré par hasard le responsable diffusion de Technoscience, j'ai eu un accès direct au niveau opérationnel. Mes premiers interlocuteurs furent de jeunes professionnelles qui avaient fait leurs premières expériences de

développeur pour Technoscience. Elles m'ont présenté d'abord l'action sur leur terrain, ce qui fut ensuite le point de référence de l'explication de leurs occupations. Leurs interventions étaient initiées par le Ministère, mais leurs actions concrètes étaient indépendantes des responsables de Technoscience, et chacune prenait ses propres décisions.

Quelques jours après, j'ai pu réaliser un entretien de longue durée, pour mieux comprendre la logique de cet organisme. Il s'est déroulé dans l'appartement d'une des premières interlocutrices. L'énonciation de l'idée de base de ma recherche a déclenché un discours compromettant sur la coopération en générale et a permis d'affirmer des contradictions internes.

" Bon, par rapport à la coopération française, on est quand même un peu mieux; il y a plein de, au niveau des ressources locales, ils font rien quoi, même un projet un peu, au Sénégal; ils se sont associés avec un bureau d'étude sénégalais, mais c'est pas une association, les mecs ils sont plutôt des salariés quoi du projet, c'est un débat; mais pour moi, ils ne sont pas associés aux décisions du projet quoi; alors on les forme, mais c'est toujours pareil, on fait des stages, ils deviennent conseillers d'entreprise, mais au niveau de toute la stratégie du projet, ils reçoivent des expatriés".

L'ambiguïté du rapport entre étrangers et autochtones apparaît dans la continuité et la rupture avec le passé.

Il est difficile de contester cette affirmation, car le vécu même est cité pour prouver qu'il est impossible de sortir de cette relation.

moi: *" Mais c'est très subtil, ils disent qu'en fait ils sont en train de les former, mais il y a aussi"*

interrompu par l'interlocuteur: *" encore une fois, ils sont des tâcherons quand le projet est terminé, ils ne pensent pas reprendre le projet, parce que jamais on les a associés, je me suis engueulée, sur le papier on écrit associée sur bureau d'étude, mais ça marche pas comme ça."*

moi: *"si on pose la question de la qualité de la collaboration, c'est dangereux on peut taper sur les doigts des autres "*

l'interlocuteur: *"si on fait ça au niveau quotidien, c'est taper un peu partout; donc tu es parti avec l'idée d'avoir une fonction précise, bon, moi je pense c'est à peu près convaincant quand même, c'est une façon de, un exemple; mais à mon avis ça va pas sortir, la contradiction, les mecs ils ne le voient pas, même dans leurs têtes, sur le papier c'est participant mais eux là, ils font ce qu'ils veulent; moi aussi j'ai posé ces questions, eux, ils ne le vivent pas, eux, ils essayent de ne pas entrer dans ça*

la conclusion c'est que sans un soutien à la gestion on ne peut pas faire de progrès. En fait, maintenant les besoins sont évalués en terme de contrainte technologique uniquement, c'est pas suffisant; ceux qui vont faire seulement les crédits, c'est le même problème "

moi: *"ce que je veux faire moi, c'est comment ça peut jouer dans la pratique "*

l'interlocuteur: *"nous, on est pas les gens du terrain, donc on n'est pas le plus intéressant pour toi; nous on*

fait des études et c'est important de ne pas donner des recettes; Monsieur Martin m'a parlé et il m'a dit que par rapport au Sénégal, c'est pas très intéressant. Par contre au pays Ouestaf, c'est vachement intéressant, ils travaillent en collaboration avec un autre projet; moi j'ai un problème avec la technique, j'y crois pas, l'objectif c'est de former des entrepreneurs, former des mécaniciens, ils savent bien "

moi: "si tu veux ils ont acquis certaines capacités artisanales, mais ils ont pas assimilé l'activisme "
interrompu par *l'interlocuteur: "c'est pas de l'activisme, c'est simplement des techniques de bon, ben, comment faire; le projet a du fric pour acheter du fer; l'entreprise ça marche seulement si on est vraiment participatif", mai 1991*

La conclusion évidente n'est pas énoncée mais elle reste dans l'air, il faut travailler vraiment de manière participante et cela n'est pas possible. En conséquence, tous les efforts sont vains.

Le manque de direction était visible chez Technoscience. Pendant les quelques heures durant lesquelles j'étais présent dans le bureau, je me suis aperçu des conflits entre les employés qui défendaient leurs espaces d'action. Ces tensions étaient accentuées par l'exiguïté des bureaux, les employés étant toujours à trois ou quatre dans une seule pièce. Les murs étaient couverts d'étagères et le moindre espace couvert d'une affiche du service diffusion.

Ma recherche était apte à confirmer l'attention portée à la situation concrète d'intervention. Souvent, la recherche en sciences sociales sert à concrétiser la prétendue expertise de gestion. Mes premiers interlocuteurs pouvaient ainsi discuter de leur réflexion critique quant au rapport des experts avec les partenaires locaux. L'interlocuteur qui se heurtait le plus à la distance entre la maîtrise des problèmes d'intervention dans le discours officiel de Technoscience et la difficulté sur le terrain, est celui qui a essayé de m'introduire auprès des autres responsables de projets.

Après ma première rencontre avec M.Martin, il a cherché, lors de sa prochaine visite du projet, l'accord des responsables au Ouestaf quant à ma participation. A son retour, j'ai obtenu un deuxième entretien et il commença directement :

" donc vous êtes le .. La bienvenue au Ouestaf, hein, eh, reste un problème de programmation, sachant qu'il

y a eu quelques contretemps au niveau du projet, donc les véritables actions vont démarrer disons le premier octobre, hein eh, on a programmé des actions quatrième trimestre, là-dessus il y a des transferts de technologie qui sont prévus et des appuis méthodologiques, donc c'est un peu ce qui, eh ce qui vous intéresse..."; juin 1991

Il semblait très fier des résultats obtenus, et il m'a présenté le nombre d'emploi qu'on allait créer grâce à la production d'outillage agricole qu'il avait identifié. Ce n'est qu'après avoir déjà fixé tous les termes de ma participation avec M.Jacques au Ouestaf que celui-ci m'a présenté au responsable du département de Technoscience. Pendant une discussion, le responsable m'a répondu :
"on a déjà un gros projet au nord près de la frontière, et notre spécialiste y va souvent, mais dans les années, j'ai pas l'impression qu'on était très présent au Ouestaf"

Il parlait de la position d'un acteur indépendant de la coopération, mais son discours masquait l'absence de réalité. Il a promis de me donner aussi les rapports d'activité internes, ce qu'il oublia ensuite, car personne n'y voyait un intérêt. Technoscience était porteur de toute une philosophie en matière de développement. Mais les interventions étaient rares et la stratégie générale n'était pas opérée⁹. Ma thèse était pour eux une source d'approfondissements théoriques des méthodes d'intervention.

Pendant un premier entretien en France avec M.Richard, le quatrième étranger du projet, celui-ci me parla d'abord de sa première expérience de terrain, comme l'avaient fait aussi mes deux premiers interlocuteurs. Quand il envisagea sa prochaine participation à Appui Technique, il estima que la fabpective était plus large. En opérant une construction exactement inverse, il me confia, dans l'avion qui nous ramenait à Paris, qu'il n'avait pas fabriqué ce prototype auparavant.

En tant que développeur à Paris, une compétence liée à un seul prototype n'était pas suffisante, en tant qu'expert étranger, même cette compétence n'était plus nécessaire pour donner sens à sa mission.

L'histoire de Technoscience se trouve résumée dans l'entretien que j'ai eu avec M.Martin à la fin de ma

⁹ Durant un appel téléphonique du responsable du département, M.Martin admit qu'ils avaient peu d'expérience des projets concrets, ma thèse les intéressaient donc énormément. Peu après, le responsable étale un autre projet au Nicaragua et à l'île Maurice mais il constata qu'il manquait d'ouverture sur d'autres pays. Quand M.Martin évoqua quelques détails du projet au Ouestaf, le responsable n'était pas au courant. A la fin, il lui restait seulement à vérifier si je m'étais fait vacciner.

participation :

"si tu veux, tous les gars qui ont monté Technoscience ce sont des soixante-huitards eh, tous, bon ils géraient leur utopie si tu veux, d'une certaine manière des utopistes, eh, bon c'était des gars qui étaient ouverts donc on a fait rentrer des gens, les gens qui sont rentrés là c'était des carriéristes ... pour comprendre Technoscience il faut dire 2 mots, bon c'est révélateur, en 81 la gauche est passée au pouvoir,

....,

donc à ce moment-là, il a mis Technoscience sous la coupe du gouvernement pratiquement, plein de fric qui est arrivé, et à ce moment-là, ils sont arrivés à négocier des contrats de chercheur à un certain nombre de gens qui étaient là,

donc des gens qui sont intouchables, ils peuvent partir ils demandent une affectation pendant 3 ans à tel endroit, et tout est payé, hein, ils font une thèse de je ne sais pas trop quoi, recherche quelconque, bon ils ont tout, et à côté de ça tu as à côté les autres pour travailler, à qui on demande de ramener tant de million par an, la gestion des gens comme moi et autre qui, c'est différent, on a un côté nous on est là, on n'oublie pas on doit être les entre guillemets larbins de ces gens là qui sont des soi-disant chercheurs, et qui doivent faire des rapports", 27 novembre

Le consensus politique des membres de Technoscience n'existait plus, la proximité du pouvoir avait créé trop d'enjeux. On était encore engagé pour agir sur la situation socio-économique du Tiers Monde à travers des technologies, mais la conjoncture de la coopération avait déjà détruit la possibilité de chercher de nouveaux cheminements pour atteindre cet objectif.

"ça va ruer dans les brancards, mais bon, à Technoscience ils acceptent pas qu'on veuille vivre, j'assume le contrôle de ces deux projets, et le reste je travaille avec les hollandais, Technoscience il y a trop d'économistes, il n'y a pas de politique, on monte encore les mêmes projets comme il y a 15 ans et on sait que ça ne marche pas !"

Technoscience n'arrivait plus à faire coïncider les parcours professionnels des employés. La pression pour monter des programmes à la demande des institutions de la coopération ne laissait pas d'espace pour une réflexion constructive. Les employés sans statut de fonctionnaires restaient de moins en moins longtemps avant d'intégrer d'autres institutions. M.Richard se projetait plus dans la perspective qui faisait tourner Technoscience que M.Martin.

Cette différence reflétait plus la distance entre la situation dans les projets et le discours du siège que la plus grande ancienneté de M.Martin. M.Richard, lui, utilisait cette distance pour des glissements positifs, M.Martin les orientait plus négativement pour des raisons qui lui étaient propres. Ce qu'il est important de constater, c'est la force du vécu dans Technoscience qui crée ces différences.

Mes contacts avec Technoscience à Paris, autant que les références des experts étrangers sur place à leur

employeur permettent d'inférer que cette institution ne proposait pas d'approche précise sur la mise en œuvre du projet Appui Technique. M.Martin et M.Richard avaient une ambition développementale mais ils étaient en désaccord avec le caractère de cette ambition et ils évitaient d'exprimer leurs différences.

Un dernier constat pour caractériser Technoscience est l'article sur le projet publié dans leur revue. Il mettait en avant ma recherche (voir document A, ce que j'ai donné à M.Jacques, et document B, ce qu'ils en ont fait, annexe), et créait un espace de réflexion constructive, d'un côté en réduisant la capacité des artisans à agir sur leur propre fonctionnement et en approfondissant la problématique à un "univers" (première rubrique de l'article), et de l'autre côté, en élargissant la portée des actions du projet.

Le chapitre 1.2 a montré que la Direction de la Formation Professionnelle était plus un interlocuteur pour le bailleur que pour Technoscience. Les conditions de travail de M.Jacques comprenaient l'obligation de maintenir l'apparence d'une collaboration avec la Direction. Cette obligation découlait autant de la logique de Technoscience que de la situation locale où le bailleur participait à la construction d'une administration publique. Mais par la routine officieuse de Technoscience d'occulter le caractère de la relation avec les partenaires locaux, M.Jacques n'était donc pas obligé de chercher un partenariat qui n'aurait été qu'une "coquille vide". Le rapport de force entre la Direction et Technoscience découlait seulement de la situation sur place. La tutelle exercée par cette Direction prenait sens par son rôle de récepteur des fonds de la coopération. M.Jacques présentait trois devis à la Direction pour chaque dépense du projet mais il restait le seul à définir les dépenses.

La réciprocité du rapport entre M.Jacques et la Direction jouait au niveau plus large des rapports avec l'extérieur. Vu de l'intérieur du projet, une réciprocité n'était par conséquent pas possible.

1.3 LE MILIEU DES ATELIERS ARTISANAUX DANS LA CAPITALE DU OUESTAF

Pour en finir avec les remarques préliminaires avant de rentrer dans le vif des échanges, ce chapitre donne les caractéristiques des ateliers qui étaient la cible du projet. La ville comptait environ 400 ateliers d'artisans de différents types, menuisiers, chaudronniers, soudeurs, vulcanisateurs etc.. Ils réalisaient une grande variété de produits et d'outils. Dans la littérature, on trouve d'ailleurs beaucoup de références à ce milieu dit "secteur informel" de l'économie. La définition de ce secteur n'est pas encore claire¹⁰. Le terme suggère qu'il s'agit d'acteurs économiques qui ne sont pas enregistrés et ne font pas partie des échanges formels. Cela n'était pas le cas pour la plupart des ateliers qui ont participé à Appui Technique. Ils ne payaient pas d'impôts sur leur bénéfice ou leur chiffre d'affaires, mais ils payaient un type d'impôt appelé "Patente". Cette "Patente" était fixée une fois par an par un agent de la municipalité qui décidait de la taille de l'atelier le jour où il arrivait. Il s'agissait peut-être d'un mécanisme de pouvoir et de clientélisme au niveau du quartier. Mais le critère de distinction le plus évident entre ces ateliers d'artisans et les entreprises formelles au Ouestaf était la possession d'un téléphone. Or, aucun des ateliers ne disposait de téléphone.

Tous ceux qui ont participé à Appui Technique avaient été créés récemment, ils fonctionnaient depuis deux à cinq ans. Pour ouvrir un atelier, il fallait disposer de sommes suffisantes pour acheter l'outillage dans le pays voisin. Le patron de l'atelier n'avait pas appris le métier mais il avait reçu une formation "sur le tas" dans d'autres ateliers. L'ouverture de son propre atelier était pour lui un moyen d'ascension sociale. En effet, la plupart des patrons peuvent acheter un terrain, construire une maison et fonder une famille après avoir ouvert leurs ateliers. Les ouvriers (de deux à dix dans chaque atelier) étaient pour la plupart des

¹⁰ Pour S. Latouche (1991), il s'agit même d'un monde à venir, post-moderne, où "les ferments les plus destructeurs d'une modernité dépassée: l'égoïsme, l'individualisme et la concurrence sauvage", sont mises en cause. Les naufragés de la modernité capitaliste y trouveront leur archipel. De l'autre côté de cette exotisation se trouvent les définitions fonctionnelles économistiques. Les macro-économistes de l'ORSTOM bricolent des modèles comparatistes sur les secteurs informels du Mexique et du Ouestaf pour saisir la dynamique respective qui permet d'orienter les politiques gouvernementales.

célibataires. Leur aspiration était d'arriver un jour à ouvrir leur propre atelier et devenir indépendant. Ils étaient rétribués en fonction des commandes, quelques uns étaient aussi payés en nourriture. Ils travaillaient uniquement sur commande. Chaque atelier comprenait de deux à six apprentis qui travaillaient pour un petit salaire. Leur apprentissage durait de deux à cinq ans. Les ateliers retiraient des bénéfices importants de cette main d'oeuvre peu chère.

Le marché de ces ateliers était également apparu récemment. Avec l'expansion de la ville (le nombre d'habitant avait augmenté de 7 % par an, 50 % de la population avait moins de 20 ans) s'était créé une demande pour les produits de ces ateliers. Les résultats d'une enquête sur la ville¹¹ menée en 1990 ont montré que le secteur dit informel faisait vivre presque 50 % des ménages, les ateliers faisaient donc partie du type d'activité économique dominant. Il y avait assez peu de contact entre les ateliers qui ont participé au projet. Ils étaient répartis dans toute la ville et les ouvriers et les patrons des ateliers d'un même quartier ne se connaissaient pas toujours. Il n'y avait pas d'associations professionnelles.

Souvent, le patron décidait de monter son atelier parce le type d'activité correspondait à une autre activité assurée par sa famille. Quand un frère ou un oncle avait un atelier de menuiserie métallique, il allait ouvrir un atelier de bois et ainsi de suite. La famille tentait ainsi de diversifier ses activités pour augmenter la stabilité de ses revenus.

Les artisans étaient pris dans un rapport de domination avec les fournisseurs de matière première (barres de profil de fer) et les commerçants qui fonctionnaient comme des intermédiaires pour obtenir des commandes plus importantes. Aucun artisan n'avait les moyens financiers d'acheter du fer sans avoir une avance de son client. Seuls les grands commerçants de la ville avaient le pouvoir financier d'importer des

¹¹ Réalisée par un bureau d'étude malgache sous contrat avec la Banque Mondiale, en collaboration avec le Ministère d'Etat local.

quantités importantes de fer. Parfois, le commerçant s'arrangeait avec le fournisseur, parfois, c'était la même personne. Certains avaient aussi accès au marché des produits et quelques ateliers travaillaient seulement à leur sous-traitance.

Un autre arrangement fréquent pour les grosses commandes était que le commerçant obtenait la commande et achetait lui-même le fer à un fournisseur ou un importateur. De cette manière, l'atelier travaillait en sous-traitance pour ce commerçant. Tous mes efforts pour entrer dans les cercles des fournisseurs ou des commerçants ont échoué. Il est probable que le commerce de fer comme celui des produits de ces artisans étaient contrôlés par un petit nombre de familles de commerçants proches du pouvoir politique. Dans ce pays existait une longue tradition d'alliance entre le pouvoir et les principaux acteurs économiques qui finançaient les campagnes politiques. Dans la situation politique extrêmement précaire, ces alliances pouvaient donc être très fortes et déterminées par des relations marchandes. Les acteurs fonctionnaient dans un système de dettes et de prêts, mais les alliances pouvaient aussi exprimer des logiques tout à fait différentes. "Les bamilekés sont des capitalistes, mais ce sont des capitalistes d'un capitalisme qui leur est propre" résume Jean-Pierre Warnier dans sa recherche sur les entrepreneurs dans un autre pays de la région (Warnier, 1993). Je n'ai pas repéré d'éléments propres au fonctionnement des ateliers qui me permettraient de saisir le caractère spécifique des relations marchandes des ateliers du secteur informel dans la capitale du Ouestaf, je ne peux donc que reprendre ce qu'a constaté Warnier.

La situation économique des ateliers jouait un rôle assez important pour que les artisans participent au projet. La possibilité de fabriquer un autre produit permettait d'avoir accès à un autre marché et de sortir ainsi de la domination des fournisseurs et des commerçants. Cette motivation était de plus nourrie par la précarité même de ces derniers. Les artisans racontaient que quelques commerçants qui avaient "acheté" des marchés aux organismes de l'Etat, se trouvaient actuellement en prison. Si le pouvoir politique changeait, il était possible que les rapports de clientélisme avec un commerçant disparaissent et qu'ils se

retrouvent alors sans travail.

La question immédiate pour la survie des ateliers était la facture d'électricité. Le coût de l'électricité était plus important que celui des salaires des ouvriers. Le succès économique d'un atelier reposait sur la marge que le patron pouvait réaliser entre le prix de vente des produits et le coût de l'électricité et du fer. Cette marge permettait au patron d'entretenir une famille élargie. Le statut du patron était défini par son pouvoir de subvenir aux besoins de sa famille. Quant un patron arrivait à stabiliser son atelier, toute la famille se rassemblait autour de lui, venant parfois de villages lointains.

Cette situation, notamment la difficulté de trouver des commandes, apparaissait dans leurs discours. Probablement ce facteur représentait la motivation commune des artisans qui participaient au projet. En effet, ceux qui avaient du travail au moment du projet n'ont pas investi le temps pour assister au cycle de formation. Les artisans qui n'avaient pas de commandes, eux, sont venus principalement parce qu'ils espéraient que ce projet leur permettrait d'en trouver.

Dans leurs discours, les étrangers affirmaient surtout l'importance d'aider les artisans à se libérer de la domination des commerçants. Ces derniers constituaient un blocage important pour le développement des ateliers, ils étaient porteurs du traditionalisme ouest-africain qui était à surmonter pour porter les ateliers au niveau de P. M. E. / P. M. I.. Ils étaient présentés comme des acteurs parasites et il fallait donc protéger les artisans de leur influence négative.

1.3.1 IMPLANTATION DES DEVELOPPEURS

Toutes les activités se sont déroulées dans une ancienne villa que les experts avaient louée. Elle comprenait une grande pièce avec une table de réunion pour 10 personnes et le bureau de la secrétaire, Mme Alexis. Dans une chambre plus petite se trouvaient les bureaux de M.Jacques et de M.Tahem, dans un autre encore plus petite, ceux de M.Richard et le mien. La chaise de M.Jacques était plus confortable que celle de M.Tahem, et les tables étaient fabriquées par M.Genbo. Il y avait un seul téléphone que tous se partageaient, également M.Richard. Juste avant son départ pour Noël, M.Jacques a lui-même remplacé la serrure de la porte. La cuisine était seulement utilisée pour préparer du thé et du café.

Nous ne nous servions que rarement de l'air conditionné pour économiser l'électricité. Derrière cette villa, il y avait une cour spacieuse avec deux petites cabanes. L'une servait à ranger l'outillage, l'autre de logement pour M.Martin. De cette façon, il n'avait pas besoin de voiture. M.Richard dormait dans une maison pour les volontaires de l'AFVP, ce qui faisait qu'il arrivait plus tard au bureau parce que le chauffeur allait d'abord chercher M.Jacques dans un studio qu'il avait loué à proximité. La nuit, les gardiens dormaient sur des cartons par terre dans la cuisine de la villa. La rue devant cette villa a été goudronnée pendant mon passage dans le projet.

La cour était équipée avec le même outillage que celui des ateliers : une perceuse, un poste à soudure, deux meuleuses, un étau, une cisaille et de petits outils de main comme des tournevis. Dans cette cour ont été fabriqués 5 prototypes, pendant un cycle de formation de 5 semaines destiné aux artisans. Ces prototypes avaient été identifiés par les étrangers et ils avaient préparé tous les dessins et les spécifications techniques nécessaires. Ces dessins étaient fixés sur des tableaux de bord sur les murs de la maison et des cabanes. Il s'agissait d'une charrette bovine, une charrette asine, un moulin à marteau pour des céréales, un décortiqueur de mil et un moulin pour la pâte d'arachide. Tous ces produits étaient importés soit

de France, soit des pays voisins¹².

Les experts arrivaient tous les jours à 7 heures du matin (du lundi au samedi) pour leur réunion quotidienne. Les artisans arrivaient eux vers 8 heures et commençaient tout de suite à sortir l'outillage de la cabane. M.Martin, M.Richard, M.Dambai, M.Atula et moi les rejoignons peu de temps après. M.Tahem et M.Jacques s'occupaient la plupart du temps des activités administratives. Le nombre des artisans variait de 5 à 10 chaque jour, et il n'y avait pas de division de travail stricte. Les experts expliquaient comment achever les prochaines pièces, et les artisans exécutaient ensuite ces tâches à leur façon. Vers 10 heures, les artisans prenaient leur casse-croûte dans la cour. Les travaux s'arrêtaient à 13 heures trente. L'après-midi, les étrangers travaillaient seuls au bureau, les experts ouestafricains et les artisans ne venaient que de temps en temps.

Les bureaux du projet se trouvaient dans le quartier international de la capitale du Ouesta, qui se trouve près de l'aéroport international. Dans ce quartier se trouvaient les habitations de la plupart des étrangers, et également tous les bureaux des organisations non-gouvernementales d'aide au développement. La coopération française et les Nations-Unies avaient des lotissements à l'intérieur d'un mur d'enceinte. On y trouvait aussi quelques Ministères et des écoles privées. Beaucoup d'anciennes villas d'étrangers étaient occupées comme bureaux de projets. Tout au long de la rue, on voyait des affiches avec les symboles connus de la Croix Rouge, du Ministère de la Coopération des Etats-Unis, de la France, etc., mais aussi des entreprises étrangères spécialisées en matière de coopération internationale.

¹²L'importance de ce processus de substitution des importations par rapport aux changements dans l'agriculture a été analysée dans la thèse en géographie de Abraao Silvestre: "La diffusion du maïs au Nord Cameroun: Dynamique de l'innovation et culture technique locale", soutenu à l'EHESS en 1994. La production locale des moulins a accompagné l'introduction rapide du maïs dans beaucoup de pays dans la zone sahélienne.

1.3.1 L'IMPLANTATION DES DEVELOPPEURS

Les experts disposaient d'une voiture Peugeot 504 familiale avec un chauffeur, M.Yad, et 4 mobylettes Honda. Les étrangers utilisaient toujours la voiture, j'étais le seul à me déplacer en mobylette. Les experts ouestafricains se servaient soit de la voiture, si elle n'était pas prise par un étranger, soit des mobylettes. Mme Alexis et M.Tahem arrivaient toujours avec une mobylette appartenant au projet, M.Dambai, lui, avait une mobylette personnelle. L'utilisation de la mobylette était le seul avantage qui m'était concédé et je prenais en charge tous mes autres frais. Parmi les étrangers, chacun faisait ses calculs pour prendre en charge personnellement l'essence nécessaire à ses déplacements hors des heures de travail.

Par son, installation Appui Technique était donc tout à fait typique de la coopération technique. L'équipage technique était simple et adapté au niveau d'industrialisation des ateliers. Selon M.Martin, les projets de Technoscience dans d'autres pays d'Afrique de l'Ouest (pour la Coopération française) étaient installés dans des locaux plus modestes. Le financement de la Banque mondiale donnait un peu plus de confort que les financements bilatéraux, mais selon les experts ouestafricains et pour les artisans, cette différence n'était pas significative.

1.4 UN EXEMPLE D'OBJET TECHNIQUE ET LE SAVOIR DES DEVELOPPEURS

L'équipe du projet devait intervenir sur le secteur informel de la capitale du Ouestaf. Cette intervention consistait en l'introduction de plusieurs produits nouveaux. Le caractère de nouveauté résidait soit dans le mode de fabrication, soit dans quelques améliorations de produits déjà existants, soit dans des produits jusqu'à maintenant inconnus. L'intervention devait ainsi permettre une maîtrise technique qui favoriserait leur introduction auprès des entreprises et des acheteurs potentiels.

Un bon exemple d'objet promu par le projet est décrit dans la description de la fabrication d'une brouette, que j'ai préparé à la demande de M.Jacques. Celui-ci l'a d'ailleurs utilisé dans son rapport annuel car cette description comprenait des termes plus concrets que ceux qu'il utilisait lui-même¹³. La description donne à la fois un aperçu du contenu technique du projet et du discours des étrangers sur cet objet. Cette description est reproduite ci-après. Elle est un essai d'ethnologie des techniques.

- Début du document rendu à M.Jacques au terme du terrain -

AMELIORATION D'UNE BROUETTE

L'intérêt pour ce produit se trouve dans la possibilité d'étudier l'interaction entre une innovation locale et un savoir-faire extérieur. L'innovation locale est assez typique pour le Ouestaf, dans la mesure où elle reprend un modèle local d'un produit auparavant importé, et introduit quelques modifications. Mais ces modifications sont mineures et ne changent pas suffisamment les propriétés du produit pour créer de nouveaux marchés. Dans la situation de Ouestaf, il est très important d'arriver à des innovations qui le font, car l'industrie se trouve dans la première phase de substitution des importations.

¹³ Ceci lui a valu le reproche de gérer le projet trop intellectuellement.

Le produit importé est toujours le plus "moderne" parce que la relation entre les prix de la matière première et les prix de la technologie à la portée des producteurs sont fort différents dans les pays voisins. Néanmoins, la qualité en terme d'utilité pratique d'un produit local est tout à fait égale ou même supérieure à celui du produit importé si on prend en compte la capacité artisanale du Ouestaf. L'innovation locale n'a pas mis en valeur cette capacité.

Dans le cas décrit, cette insuffisance est due au caractère inductif de la réflexion technique. Dans quelle mesure ce type d'insuffisance est représentatif pour d'autres activités d'innovations qui pourraient être débloquées ? Le caractère inductif est lié à l'observation empirique du produit qui cherche à améliorer les insuffisances de manière isolée. Sans connaissances théoriques, les modifications ne s'adressent pas aux qualités intrinsèques d'un produit. L'amélioration de la réflexion innovatrice doit ainsi introduire quelques concepts théoriques sans étouffer la créativité qui découle de l'expérience locale. La brouette est un produit fabriqué en deux étapes, d'abord la fabrication de la roue et du cuveau, ensuite le montage de la carcasse.

La fabrication des cuveaux est souvent réalisée de tôle de fûts et, en général, la forme des cuveaux importés est copiée. Le cuveau est un produit traditionnel des cantiniers. Leur savoir-faire est la dextérité à façonner la tôle. Ils travaillent sans outillage autre qu'un marteau et un burin. Pour produire un cuveau aussi stable que les cuveaux importés, il est nécessaire d'utiliser de la tôle plus épaisse que la tôle de fûts, mais alors plus difficile à plier. L'innovation proposée par l'artisan est d'élargir la bordure afin d'augmenter la stabilité du cuveau. Pour arriver à un faible coût de revient, il est généralement avantageux d'introduire plus de travail manuel pour la finition du produit. Il est également utile d'introduire plus de connexion en aval entre les métiers pour mieux utiliser tous les moyens de production. Pour le cuveau, l'amélioration introduite est donc plus la préparation de la tôle par le cantinier afin d'optimiser la soudure des angles du cuveau et de renforcer la bordure avec un fer de béton.

Quant au modèle de roue établi localement, il est soudé à partir de fer plat plié avec un fer rond qui tourne dans deux coussinets également pliés de fer plat. Les coussinets s'usent rapidement et sont donc à remplacer régulièrement. L'absence d'amortissement (sans caoutchouc) cause plus de fatigue pour l'ouvrier et pour la brouette car l'extérieur de la roue est aussi de fer. Il est inévitable d'utiliser un pneu ou de la gomme importée si le produit final doit être comparable aux brouettes importées. Pour maximiser la valeur ajoutée locale, il est préférable d'importer seulement la gomme de la roue et d'adapter le modèle local. En outre, les coussinets de ce modèle sont produits sans connaissance de leur mécanique. Cinq modifications ont donc été introduites. D'abord, l'écart entre les 2 coussinets est à minimiser pour réduire le levier et ainsi le moment des forces transmises par la roue. Deuxièmement, il est avantageux de choisir le diamètre du fer rond pour l'axe le plus grand et le diamètre d'un tube correspondant comme coussinet au lieu d'utiliser du fer plat plié. La surface sur laquelle l'axe touche le tube est plus grande et prolonge ainsi la durée du coussinet. Troisièmement, on ferme le coussinet de l'extérieur en soudant du fer plat sur la face extérieure du tube. Pour réduire le jeu axial de la roue, il est plus simple de couper le tube d'un côté après le montage de l'ensemble. Quatrièmement, les pièces de fer plat soudées entre l'axe et le périmètre en fer plat avec la gomme, sont fixées en croix. Enfin, le périmètre intérieur de la gomme est renforcé avec du fer plat plié et la gomme est fixée avec une pièce de fer à béton de chaque côté. Il est important de tout fabriquer et de souder le fer à béton à la fin pour que la roue tourne rond sans se déformer pendant le soudage des autres pièces.

Toutes les étapes de l'usinage sont déjà connues et effectuées. Il est donc seulement nécessaire de communiquer à l'artisan les critères nouveaux pour ces étapes. Certains clients préfèrent tout de même acheter une roue importée, même si celle-ci n'a pas de meilleures propriétés. L'approvisionnement de la gomme en petite quantité pose également des problèmes. Il est ainsi indiqué d'offrir aussi la brouette avec la roue complète importée, le prix total n'augmentant que de 10 % environ. Les brouettes fabriquées

1.4 UN EXEMPLE D'OBJET TECHNIQUE

localement copient la forme des brouettes importées mais au lieu d'un tube on utilise une cornière. Pour arriver à une stabilité à peu près semblable, on prend un profil de cornière qui va jusqu'à 50 mm, ce qui rend la brouette plus lourde. Il est ainsi nécessaire d'utiliser du tube et d'expérimenter différentes manières de plier le tube. En général, on exécute le pliage seulement avec des tubes de 20 mm de diamètre. Mais pour la brouette on a besoin de travailler avec du 30 mm.

- Fin du document rendu -

Mon propos est de montrer par la suite, les mécanismes qui font que ces objectifs d'innovation ont été rarement atteints dans les échanges entre étrangers et autochtones doivent apparaître. Le seul appui technique qui s'est manifesté dans le projet, le seul objectif atteint, a été la lecture des plans et des dessins. Les artisans n'avaient pas les connaissances requises pour interpréter un plan et ils ont réclamé une formation à ce sujet. Les étrangers voyaient l'intérêt de le faire, mais ils n'y sont pas parvenus. Ainsi, le seul objet a été omis. Les artisans et les étrangers ont perdu trop de temps et d'espace dans la communication avec des pseudo-appuis ou des pseudo-innovations. "Pseudo" doit indiquer qu'il s'agit des thèmes techniques qui ont été créés seulement dans les échanges entre experts et artisans, des thèmes virtuels. Le meilleur exemple de "pseudo-thème" a été le perçage. Tous les artisans le maîtrisaient parfaitement, cette opération faisant partie de leurs gestes habituels. Mais pendant les travaux dans la cour, plusieurs d'entre eux ont protesté contre l'appui technique qui leur était présenté en cassant de nombreux forets, ce qui faisait que les étrangers continuaient à expliquer l'opération en question.

Je pense avoir réuni maintenant tous les paramètres nécessaires pour envisager ensuite le vécu des participants. Les objets ethnologiques que je cherche à construire sont constitués dans les chapitres 1.5 à 1.9. Cette coupure fait partie de ma démarche. En excluant les autres possibilités de construire l'analyse, je pense pouvoir me focaliser sur les perspectives des individus. Les paramètres explicités plus haut

agissaient sur tous les individus sans qu'ils en trouvent forcément l'expression. Par contre, les chapitres 1.5 à 1.9 comportent des éléments disponibles à tous les individus.

1.5. LA PARTICIPATION ET L'OBSERVATION

Pendant ma présence sur le terrain, j'ai été forcé de faire des choix qui avaient un impact sur ma recherche sans que je puisse en prévoir les conséquences. Ces choix étaient conditionnés par les réactions des experts et des artisans à ma présence. Il n'était pas toujours possible, pendant le terrain (ni après le départ), de discerner les limites de ma propre perception qui était peut-être autant limitée par ce que je cherchais à percevoir, que par ma capacité même à percevoir. En tout cas, j'ai tenté de mettre en place un dispositif de recherche simple dans la mesure où j'ai utilisé mes connaissances techniques pour travailler avec les artisans et les experts. Dans Appui Technique, je suis rapidement devenu un élément à la disposition des acteurs du terrain, un élément dans la mesure où je servais d'intermédiaire, de pôle d'articulation ou de canal de passage. Il s'ajoutait alors un deuxième type (ou une multitude) de choix, pris par les autres acteurs. Car ils définissaient plus ce qui devenait matériel d'analyse pour cette thèse que moi-même. Deux facteurs ont contribué à cela :

1. Appui Technique était un champ de communication instable, récemment créé, constamment en mutation

et en renégociation;

2. Ne faisant pas partie d'une institution impliquée, je ne représentais pas d'enjeu majeur pour les acteurs.

Ce chapitre montre comment les acteurs tentaient d'influencer mes choix. Le chapitre 1.5.1 comprend les choix actifs (volontaires, pensés) des experts, le chapitre 1.5.2 les choix actifs des artisans et le chapitre 1.5.3 mes choix passifs (involontaires, spontanés). Les choix passifs des autres m'étaient bien sûr invisibles.

Face aux experts, j'apparaissais comme porteur d'une logique de développeur, ma recherche était censée apporter des éléments de réflexion pour contribuer au succès des projets. Pour renforcer cette idée, je participais aux activités quotidiennes avec le souci d'être le plus utile possible¹⁴. S'il s'agissait de couper un morceau de ferraille, d'amener une lettre ou un message à quelqu'un, de taper un texte ou d'aller acheter des arachides pour déjeuner, je prenais plaisir à le faire et je le montrais. Les premiers jours, j'ai cherché à passer tout mon temps à ce genre de tâches. Ce n'est qu'après deux semaines, que j'ai commencé réellement mon travail de terrain.

Mais il y avait toujours une certaine ambiguïté dans la mesure où je pouvais faire attention aussi bien aux aspects importants de ma recherche, qu'à ceux qui étaient importants pour la réalisation même du projet¹⁵, et il était impossible pour un expert ou un artisan de savoir ce qui en était. J'ai travaillé par exemple dans l'atelier de M.Mohammad, ce qui m'a permis une bonne insertion au sein d'un atelier. J'ai obtenu ici beaucoup plus de matériel pour ma recherche que pour le projet.

A première vue, je participais de la même façon au travail dans l'atelier de M.Mohammad et à celui des experts et des artisans. Je contribuais à la fabrication, les aidant par de petits gestes, prenant part aux discussions. De temps en temps, je me retirais dans un coin pour noter les échanges. De cette façon,

¹⁴ J'ai terminé mon apprentissage en 1980, pour participer vraiment mes souvenirs étaient insuffisants.

¹⁵ Ces aspects coïncidaient très rarement, dans les aspects où la recherche demande une attention ouverte, la gestion du projet demande un questionnement bien précis et clos.

1.5.1 "T'as préparé tes 500 pages"

j'étais toujours présent et je me trouvais toujours au milieu des événements mais je n'étais jamais un acteur principal, ni dans l'atelier de M.Mohammad, ni pendant les travaux sur les prototypes. La quantité de notes prises était seulement limitée par ma capacité à mémoriser les énoncés avant de les noter. Je prenais souvent des notes en allemand pour empêcher les autres de les lire, mais cela renforçait l'ambiguïté de ma participation. On me soupçonnait à juste titre d'écrire trop et surtout autre chose que des éléments techniques. Mais mon comportement n'était pas clair et ils estimaient aussi que j'écrivais beaucoup pour capter tous les détails techniques. M.Martin avait vu mon DEA, mais il n'avait pas pris le temps de le lire. Seul M.Jacques l'avait lu mais il n'y trouvait pas non plus d'explication à la quantité de notes que je prenais.

R R

R

Pendant les deux premières semaines, j'ai habité chez M.Jacques qui était venu me chercher à l'aéroport. Mon impatience de commencer au plus vite à travailler a été perçue avec ironie et distance. Avec M.Tahem, M.Jacques m'a peu à peu et sans hâte introduit au fonctionnement quotidien du projet. J'ai aussi fait la connaissance de Mme.Alexis, qui assumait la fonction de secrétaire de M.Jacques et de M.Tahem, et du chauffeur, M.Yad, tous les deux m'ont montré une hospitalité traditionnelle. Les jours suivants, j'ai commencé à visiter les ateliers. Ils étaient assez éloignés les uns des autres et les contacts étaient rares. La plupart des artisans ne se connaissaient pas entre eux. Avec peu de transports publics, il était difficile de se déplacer dans la capitale de Ouéstaf. Néanmoins, les artisans m'expliquaient souvent quand j'arrivais chez eux qu'on avait vu ma mobylette chez tel ou tel artisan la veille. Ils voulaient ainsi me faire sentir qu'ils comprenaient ce que je faisais.

M.Jacques a réagi avec amusement: *"pas grave, ils doivent accepter que le projet n'est pas seulement pour eux, hahaha, ils vont te faire des histoires d'ateliers au lieu d'histoires de famille, tu arrives chez un, il va te taper dessus, arrive l'autre qui va te défendre, ils vont casser ta mobylette, hahaha, eh ben, ils doivent s'habituer, M.Togola a même fait les table-bancs; ça veut dire pour l'organisation des commandes de matière première ecetera, c'est foutu. Mais c'est ce que j'ai dit, il faut travailler ensemble, je leur fais poser des questions en travaillant; seulement comme toi en travaillant avec des*

1.5.1 "T'as préparé tes 500 pages"

mots en écrivant, tu arrives jamais à la vérité ! au lieu de faire une thèse, tu vas faire un roman!", 6 octobre.

Ma présence faisait toute de suite partie du rapport entre étrangers et autochtones. M.Jacques réfléchissait sur ce rapport en interprétant ma présence autant que les artisans le faisaient. Il m'a fallu, pendant les trois mois, m'immerger dans ces rapports.

moi: *"je voudrais travailler dans votre atelier"*

M.Mohammad: *"oui, eh, nous on apprend et vous vous apprenez aussi, vous savez souder? "*

moi: *"oui, je suis mécanicien"*

M.Mohammad: *"d'accord, moi je soude carré, pas rond, vous voyez, nous on est des amis, il faut qu'on discute, venez mercredi à la même heure, on verra".*

Je suis resté deux semaines dans cet atelier. Pendant cette période, l'atelier a produit 100 table-bancs, 2 brouettes, 38 chaises et 8 tables. Le premier jour (9 octobre, 8 heures le matin) on m'a salué avec prudence parce que M.Mohammad était absent. Les ouvriers, Black, Harun et Tahir ont continué à travailler. M.Black accélérât les fabrications en cours pour me montrer ses capacités. Mes premières remarques sur le contrôle des codes étaient confirmées sans acceptation. Quand M.Mohammad est arrivé, il m'a fait couper des profils avec la scie et m'a conseillé : *"doucement".*

Quand j'ai commencé à pointer des profils pour les table-bancs par soudage à l'arc, tout le monde est venu m'aider. Les ouvriers cachaient mes erreurs me rassuraient : *"demain ça sera mieux".*

Quand M.Mohammad m'a proposé de faire une porte, j'ai eu l'impression qu'il cherchait des prétextes pour discuter mais le lendemain j'ai réalisé que le travail était urgent.

Il remarqua avec plaisir : *"d'habitude vous travaillez avec le fer dur, c'est bien votre soudure".*

Les ouvriers me regardaient sans réagir quand je prenais des notes et j'essayais de noter seulement l'essentiel, à compléter plus tard pour ne pas les offenser. M.Harun et M.Tahir me signalaient avec leur regard quand je devais prendre la scie, me faisaient comprendre de les attendre pour ouvrir l'étau pour travailler ensemble. M.Tahir me faisait signe avec le doigt pour que j'appuie avec lui la perceuse et me montrait avec plaisir les gens qui nous regardaient de dehors. La manière de travailler ensemble devenait

plus organique. Le matin suivant, M.Black est sorti de l'atelier et me laissa seul soudant des tables. Je commençais ainsi à apparaître en tant qu'individu.

M.Mohammad: "*ça vous ne dérange pas le désordre ? ça doit vous déranger*".

Je continuais à les vouvoyer et ils le faisaient aussi, mais en travaillant, nous nous tutoyons. Ainsi, je maintenais un rôle d'ouvrier mais aussi d'observateur et leurs réactions le confirmaient. Ni moi, ni les ouvriers n'essayaient de changer cela. Je maintenais ainsi un statut d'observateur, et en même temps j'obtenais un statut d'ouvrier. Certaines choses m'étaient encore cachées, par exemple on me disait que les personnes qui passaient voir notre travail étaient des oncles de M.Mohammad. En fait, ils étaient des commerçants utilisés par des responsables du Ministère de l'Education pour détourner des fonds.

Progressivement, j'ai constaté que même sans connaissances théoriques de leur part, nous partagions toutes les notions nécessaires à une discussion technique. M.Mohammad commençait à me donner des explications plus larges en faisant appel à des liens avec sa famille mais je ne prenais dans ce cas pas de notes. J'ai appris que les noms des experts du projet n'étaient pas connus et ils étaient décrits comme des "enseignants". Le lendemain, M. Black, seul avec moi avant l'arrivée des autres, m'a demandé si les experts voulaient "*monter une entreprise*". Après mes explications de transfert technique, il conclut: "*donc c'est un projet d'aide*".

Les nombreux contacts entre l'équipe du projet et l'atelier de M.Mohammad pendant la première année n'avaient pas réussi à établir une image plus réelle. Les explications des étrangers mais aussi les efforts des experts ouestafriains n'avaient pas pu percer l'image générale des étrangers au Ouestaf.

Les jours suivants, ils partageaient avec moi toutes les tâches à effectuer, j'étais reconnu comme compétent pour le travail technique. L'ouvrier Harun ne parlait pas français et il se contentait d'énoncer mon prénom sans me regarder quand il passait à côté de moi. Mes efforts pour communiquer en arabe, un peu appris en Egypte, étaient vains, car l'arabe au Ouestaf étant trop différent et ils renforçaient même mon statut d'intellectuel, car au Ouestaf ceux qui ont fait leurs études dans les meilleures universités islamiques, c'est-à-

1.5.1 "T'as préparé tes 500 pages"

dire au Caire, parlent de cet arabe.

Ces deux semaines de travail dans l'atelier m'ont permis d'apprendre quelques gestes de fabrication et je m'en suis servi avec les artisans et les experts pour la fabrication des prototypes. Pendant cette fabrication, je me suis rendu compte, pendant un moment, que j'étais même devenu un acteur trop proéminent, auquel artisans et experts faisaient appel pour proclamer quelque chose en public, pour faire passer une information, pour plaider, pour expliquer ou pour chercher des informations. Ces différentes utilisations de ma présence me dépassaient et j'ai décidé à ce moment-là de m'éloigner d'eux et d'assister à un colloque d'anthropologie. Pendant une semaine j'ai ainsi limité ma présence sur le projet. Il était peut-être préférable de réduire mes observations si cela les rendait plus facilement pénétrables. Les 10 derniers jours, j'ai fait des entretiens individuels (2 ou 3 par jour).

Pendant cette période se sont déroulé aussi 3 réunions importantes pour le projet, la réunion II et III avec tous les experts et tous les artisans et, plus important, la première réunion entre tous les artisans (à laquelle je n'ai pas assisté). Ainsi, les entretiens apparaissaient un peu dans la continuité du projet, pendant le temps de travail, je travaillais et pendant le temps où l'on en discutait, j'en discutais aussi à ma façon.

1.5.1 "T'as préparé tes 500 pages"

Comment s'est joué la logique de la recherche dans la logique des développeurs ? C'est la question primordiale de l'accès au terrain et de ma position sur le terrain. J'affirmais chercher quelque chose d'inconnu que je ne pouvais pas spécifier exactement. Cet "inconnu" pouvait confirmer l'absence de comportement rationnel des artisans, raison pour laquelle il fallait les approcher sans catégories prédéterminées. Mais d'un autre côté, cette hésitation pouvait mettre en question l'approche poursuivie par les experts. Mon souhait de participer pendant une période à Appui Technique pouvait se retourner contre les autochtones ou contre les étrangers. Ma recherche pouvait affaiblir ou renforcer la construction des étrangers comme porteurs de la vraie réalité du monde.

Mon insistance à vouloir travailler dans le projet faisait que mon questionnement se tournait plus vers les artisans. Mon apprentissage de mécanicien en Allemagne m'a aussi aidé parce que ce passé technique pouvait soutenir la prétention technique des étrangers.

M.Martin: *"il n'y a pas de problème, on vous ouvre le projet, les Ouestafricains sont d'accord, donc à vous de vous aménager comme vous voulez il faut cadrer un programme, nous on n'a pas trop voulu le faire parce qu'on a dit c'est pas à nous d'obliger Thomas à faire ça, bon on verra comment s'intégrer là dedans et là c'est important que vous soyez là pour voir comment les choses se passent comment on opère, si c'est, il y a des remarques à faire "*, réunion en France, 3 juin

La passivité avec laquelle j'essayais d'éviter une prédétermination de mon intégration, était quelque peu inquiétante pour M.Martin. J'affirmais que je n'aurais pas d'approche particulière et que je n'agisais pas différemment de M.Jacques sur le terrain. Par la suite, M.Martin affirmait souvent qu'on n'avait pas suffisamment d'expérience au OUESTAF pour prévoir comment les artisans allaient accepter de changer leur façon de faire. Il était soucieux de pouvoir redéfinir les rapports entre les étrangers et les autochtones pour en rendre compte et il me proposait implicitement de m'en occuper. A l'occasion d'une première rencontre avec M.Jacques, il estima que ma démarche était utile au projet pour 3 aspects de sa stratégie. D'abord pour comprendre comment les artisans appréciaient le contenu technique du projet, ensuite pour voir si les experts avaient bien compris le fonctionnement des ateliers et finalement pour estimer si les ateliers

pourraient s'organiser pour travailler ensemble. Si ma démarche est entrée ainsi dans l'optique fonctionnelle des experts, c'est parce que j'ai insisté auprès d'eux sur le résultat en tant que phénomène au lieu de leur montrer que mon intérêt portait plutôt sur la construction de ces phénomènes.

Au début de mon terrain, j'ai mis en danger la stratégie des étrangers parce que je me suis approché des artisans, M.Jacques ne souhaitait pas que je rende visite à plusieurs artisans. J'ai alors proposé de rester dans un seul atelier et il utilisa plus tard ce compromis pour me demander d'y fabriquer une brouette. Cette réaction confirme que l'accès au terrain n'était possible qu'avec ma prétendue capacité à contribuer à la réflexion technique du projet. J'avais montré que je pouvais participer à la tâche technique du projet, ceci signifiait que je pouvais réfuter la croisade de développeur (voir 1.7) en maintenant une activité professionnelle (ce que les experts pensaient avoir réussi aussi), et que je pouvais m'approcher en même temps de la logique des artisans. Peut-être que la bienveillance dont les autres étrangers ont fait preuve par la suite découlait du respect qu'ils avaient pour cette capacité. Même après avoir vu que la brouette était un échec et longtemps avant de découvrir que les notes écrites seraient utiles à la fin, ils me soutenaient moralement. Quand j'annonçai que je m'apprêtais à faire un entretien (quelque soit la personne interviewée) : les étrangers me souhaitaient bonne chance, car pour eux, je prenais courageusement un risque. Cette appréciation les a amené à m'offrir une fonction dans leur organisme. Mes activités restaient confuses, mais ma présence n'était pas remise en question. M.Martin m'invitait parfois à l'aider à préparer des dessins etc., mais il ne me demandait rien si je ne venais pas le chercher. Je me suis laissé aller à ma curiosité de connaître les artisans de près.

A la fin de mon séjour, leur appréciation tournait plutôt autour de ma position d'intermédiaire dans le projet.

M.Jacques après l'entretien à M.Martin:

"voilà, c'est fait j'ai confessé, mais c'était bien, j'ai bien trouvé mon compte comme j'ai posé des questions je pense qu'à part les premiers quinze jours, j'étais pas très à l'aise, par rapport à ton insertion dans le projet pas très à l'aise, je pense que ta présence a été très positive, et puis je serais heureux que tu puisses eh revenir si tu en as l'occasion"

Il disait à M.Martin qu'il avait évoqué des choses qui n'étaient pas énonçables autrement, et il n'y avait pas d'ironie dans ce "confesser". M.Jacques avait ressenti que j'avais été sollicité comme acteur de communication et souvent sans que j'ai à dire quelque chose moi-même.

moi: "tu as lu mon DEA, je l'avais donné à M.Martin ?"

M.Jacques: "bon, eh, j'ai pensé que Pierre t'a recommandé alors il t'a apprécié et je lui fais confiance, mais ce qui me gênait dans ta maquette, c'est le côté socio-anthropologique, je me suis dit dans ces conditions c'est quelqu'un qui va laisser tomber son travail d'ingénieur donc ça me gênait par rapport au projet"

moi: "et le fait que j'étais là pendant le stage tous les jours, en train de prendre des notes eh,"

M.Jacques: "non, je crois que eh, je suis, bon encore une fois je suis peut-être mal placé pour t'apprécier, parce qu'on me considère comme le plus vieux et le chef du projet, on ne me fait pas ce genre de confiance, même M.Tahem ne me le fera pas eh, à aucun moment ni chez les artisans, ni dans l'administration j'ai ressenti de gêne ni l'interrogation particulière avec des sous-entendus"

moi: "mais le fait que j'ai passé des informations dans les entretiens, j'ai raconté forcément des choses aux artisans, ici je te raconte des choses des artisans, est-ce que ça change eh"

M.Jacques: "ah, ça ça peut ça peut influencer positivement je pense pas que ça ait une incidence en tout cas négative, non, non, je pense au contraire, ça a été un peu si tu veux eh, eh, eh un peu de l'huile eh, qui fait passer certains aspects des choses plus facilement, c'est un aspect important; ce qui serait intéressant c'est que si jamais le projet parvient à s'installer, à travailler au sud, que tu puisses que pour un mois, faire un séjour d'un mois, je pense que tu aurais une autre vue des choses voir une autre dimension du projet, je pense que la relation projet-artisans va être plus immédiate, parce que ce qui manque ici c'est cette immédiateté", entretien, 16 décembre

M.Martin: "ta présence prolongée ici serait un plus dans la mesure où il faut baliser quand même, je crois eh, c'est pas facile, à partir du moment tu as un gars comme toi avec une certaine démarche, une approche eh tu as un certain type de comportement, il faut que ça concorde avec celle du responsable du projet, hein, autrement il y des clash, toi tu as un certain type de relation avec les artisans, forcément il y a un décalage avec les gens qui travaillent dans le projet c'est ça qu'il faut bien baliser mais moi, moi je serais très partisan dans un projet comme ça multidisciplinaire, tout ce que tu fais c'est une meilleure connaissance du milieu, ..., c'est toi qui a été, en fait la courroie de transmission entre le projet et les artisans; c'est marrant j'ai noté des trucs, tu changes de comportement suivant ce que tu fais, tu passes d'une chose à l'autre, quand tu es dans tes trucs là, une certaine façon, même vis-à-vis des artisans etc., eh, et si à un moment donné, tu t'arrêtes tu vas faire autre chose, tu bricoles, tu fonctionnes pas de la même façon, bon, c'est tout le monde", entretien, 16 décembre

Ce qui était au centre de l'appréciation de M.Martin et de M.Jacques était sans doute ma capacité à m'approcher des artisans. M.Martin venait de temps en temps dans mon bureau pour parler librement et discuter de choses sur lesquelles il ne pouvait pas parler avec les autres experts. Ce que M.Martin voulait dire par le terme "baliser" s'est en fait mis en place de façon implicite dans l'attention que je portais à ce qui

se passait. Quand il a fallu trouver un cadre pour l'évaluation de la formation des artisans, les étrangers se sont adressés à moi.

M.Jacques : *"je pense que, eh, il faut exploiter un peu ce que eh"*

M.Martin : *"il faut presser le citron à Thomas"*

M.Jacques : *"ce que pense Thomas, parce qu'il dit rien et il sait beaucoup de choses, , Thomas, tu guides un peu cette évaluation"*

M.Martin en riant: *"ça te fait quatre cassettes, hein"*

M.Martin m'indiquait la possibilité d'enregistrer les discussions, ce que je faisais constamment de toute façon, mais en le disant, il voulait montrer qu'il était en accord avec mon souci. Je ne pouvais pas éviter de m'occuper de l'évaluation, mais finalement les experts se sont décidés pour un autre cadre que celui que j'avais proposé¹⁶. Quand je suis arrivé au bureau avant la réunion d'évaluation que je devais animer,

M.Dambai m'a salué :

M.Dambai: *"alors tu as préparé la moitié des 500 pages ?"*

M.Martin: *"c'est pour ça qu'il a fabriqué la brouette, les transporter !"*

Mon échec avec la brouette pouvait être transformé en blague. Le "500 pages" se référait toujours à ma thèse. Mes notes gênaient toujours et on évoquait la quantité. Ainsi, on réfutait l'impression qu'il y avait véritablement autant de choses qui se passaient. Les notes gênaient plus que les entretiens. Les experts affirmaient qu'il fallait respecter l'anonymat, ils étaient orientés vers le local, l'inconnu, donc sans mise en cause d'un expert. En revanche, les notes étaient orientées vers les actes des experts et cela pouvait apparaître comme une trahison vis-à-vis de leur prétendue technicité.

L'espoir des experts quant à mon apport technique a été totalement déçu. La brouette que j'avais aidée à fabriquer était trop "vilaine" pour être un produit technique apte à faire partie de l'expertise des étrangers. Mais ce qui était important, c'était que ma prétention ait tenu les trois premières semaines du terrain, parce qu'après, mon travail avait déjà une autre prétention : connaître le fonctionnement des ateliers. L'échec

¹⁶ Il était impossible pour les experts de s'accorder sur les objectifs et les limites de l'évaluation. Je constatais que j'avais réussi à donner des conseils pour l'évaluation qui étaient honnêtes et si adaptables dans la perspective de chaque expert, que personne en avait tiré une nouvelle notion. Seuls M.Atula et M.Dambai ont repéré des confirmations de leurs impressions, mais ils ne se sont pas prononcés.

1.5.1 "T'as préparé tes 500 pages"

technique n'est pas apparu, ma participation a été considérée comme un succès important parce que contrairement à leurs attentes, j'ai formulé une appréciation partielle de la technicité autochtone qui allait plus loin que l'aspect "vilain", qui était la seule perspective des étrangers. En assistant à la fabrication de la brouette, j'ai capté quelques maillons de la pédagogie technique autochtone. Au lieu de contribuer à l'expertise technique des étrangers, j'ai montré comment cette expertise interagissait sur l'apprentissage ouest-africain et cette interaction était auparavant invisible aux étrangers.

Ils m'ont réclamé ce résultat pour leurs rapports annuels qui consignent leur travail et justifient leur engagement, et ils l'ont utilisé pour renforcer leur position sur le marché du développement en France dans une publication subventionnée par le gouvernement. Je me suis efforcé de faciliter l'utilisation du résultat parce que je ressentais une certaine obligation vis-à-vis des étrangers qui m'avaient reçu sur le terrain, et qui m'avaient fait confiance en répondant à mes questions. J'ai ainsi élaboré trois documents à la fin de ma participation :

- 1 -Une monographie d'un atelier de menuisiers métal (pp. 114 - 116, en partie raccourcie)
- 2 -L'amélioration d'une brouette (le chapitre 1.4, en partie raccourcie)
- 3 -Le résumé du "stage" de terrain (document A de l'annexe)

M.Jacques a corrigé le français pour assurer la clarté du texte, mais il n'a pas proposé de changer le fond. Il avait repoussé des rendez-vous importants pour pouvoir le faire avant mon départ. Annexer ces documents dans son rapport annuel a dû lui être très utile. Il a également réagi directement à mes suggestions verbales quand j'ai répondu aux questions de M.Jacques à la fin de l'entretien. Quelques jours après, je lui ai ainsi indiqué qu'il n'avait jamais dit aux artisans pour qui il travaillait et qui finançait le projet, il profita de la prochaine occasion pour tenter de le faire. Il a compris qu'il avait mis de côté une des raisons d'être du projet et il s'efforça de réparer son erreur. Mais les explications qu'il fournit aux artisans ne furent pas assez claires pour qu'ils réagissent¹⁷.

¹⁷ Même s'il avait expliqué l'intérêt du bailleur ou de Technoscience avec beaucoup plus de détails, il est fort probable qu'aucun artisan y aurait trouvé un élément à considérer. L'expérience des artisans avec les projets techniques à Ouestaaf était sans équivoque,

1.5.1 "T'as préparé tes 500 pages"

Ainsi, mon seul apport sur le terrain repris par les experts n'a pas modifié leur travail. Néanmoins, l'appréciation des étrangers sur mon séjour était positive (voir citations de M.Martin et M.Jacques plus haut).

Mon séjour est apparu comme une "courroie de transmission" et une certaine "immédiateté" pour les étrangers, mais ils n'exprimaient aucun aspect précis du projet qui ait pu être révélé ou qui aurait fait une différence concrète.

L'utilisation du résultat en France est plus ambiguë, Technoscience n'a pas fait preuve d'intérêt et je ne partage pas l'agenda de Technoscience ou son affiliation institutionnelle dans le marché du développement. En prenant les devants quant à la difficulté de me faire accepter cette publication (voir document B, annexe), ils ont cité mon nom dans l'introduction pour indiquer la source de l'information, sans pourtant m'assigner l'autorité de la publication. Le résultat a été contourné afin d'aller dans le sens d'une propagation dans le marché du développement. L'article comprend des parties du résumé du stage et de la monographie que j'avais préparée à la fin de mon séjour, seuls les deux derniers paragraphes de l'article ont été ajoutés¹⁸. Les modifications dans le texte montrent quelle est la logique de cette propagation, mais cette logique n'est pas importante pour l'étude. Le marché de développement ne connaît pas d'éléments du terrain. Il est complètement coupé de ce qui s'est passé entre autochtones et étrangers au Ouestaf, l'article n'en fait donc aucun cas. La raison de cette coupure est identique à la raison pour laquelle le rôle de "courroie" est resté diffus pour les experts sur place. La logique de la propagation permet seulement de mieux cerner le complexe développeur auquel elle est adressé.

tous ces experts venaient avec le même intérêt.

¹⁸ L'article omet de mentionner beaucoup de connaissances des artisans, surtout en économie, la description pédagogique et, ce qui était central, l'apparence des experts chez les artisans. Plus grave, dans quelques points il affirme le contraire de ce que j'avais écrit ("l'apprenti doit voler un savoir", "la réalisation repose sur un consensus"). Les traits des artisans que je reconnais ont été transformés en "Univers à Comprendre", même si ces traits sont banals, ils deviennent énigmatiques, le vieux problème de l'exotisme. Bien sûr cet article ne peut pas échapper aux habitudes françaises de la construction de l'Autre. Tout cela permet de mettre en valeur le rôle du savoir des experts étrangers, qui est encore la lumière dans le continent peu éclairé.

1.5.1 "T'as préparé tes 500 pages"

Mon intégration, choisie par les experts étrangers, d'abord au niveau technique, ensuite comme opérateur pour leur réflexion sur les artisans, a rendu ma présence possible, mais elle représente un obstacle majeur. Il me faut retravailler mes notes pour saisir comment ces opérations étaient structurées avant d'être exprimées. Il est probable que le sens de leur travail dans ce projet n'était exprimé ni dans leur utilisation de ma présence ni dans nos dialogues, mais consistait en une opinion sur la présence de Technoscience et sur l'expertise étrangère au Ouestaf.

1.5.2 "Votre étude est tombée"

Du côté des artisans, ma participation faisait partie du projet. Un jour, comme je suis parti sans trouver M.Ngerbo dans son atelier, celui-ci est venu au bureau le lendemain. On lui avait seulement dit qu'il y avait un blanc qui était passé et il voulait vérifier s'il n'y avait pas finalement une commande pour son atelier, toute autre motivation de ma part ne l'intéressait pas du tout. Quand je suis arrivé pour la deuxième fois chez M.Togola, celui-ci m'expliqua d'abord dans quels endroits et quels ateliers il avait vu ma mobylette la veille, ainsi les artisans m'ont tout de suite confronté au rapport de pouvoir entre les étrangers et les artisans.

En tant que blanc, j'étais un développeur et les développeurs avaient des moyens financiers pour donner des commandes. Mon propos de recherche n'est jamais apparu en tant que tel pour les artisans. Ils orientaient ma présence dans le propos des étrangers au Ouestaf.

L'utilisation de ma présence était assez constante et pendant la dernière réunion avant les vacances de Noël, les experts et les artisans l'ont encore exercée.

Après quatre heures de réunion, M.Richard et moi avons adressé quelques mots d'au revoir :

M.Atula: *"juste pour remercier M.Richard et M.Thomas, vous nous avez apporté beaucoup, on a partagé le plaisir avec vous, c'est un peu désolé, mais on ne peut pas changer le programme"*

M.Jacques: *"il faut marier Thomas ici !"*

M.Mohammad: *"il peut très bien, on voulait lui donner une femme ouestafricaine, il a refusé"*

M.Jacques: *"ah !"*

M.Dambai: *"il a essayé déjà "*

M.Mohammad: *"il dit les femmes ouestafricaines elles veulent des enfants et il ne peut pas les amener"*

M.Richard: *"le père de la dame vous l'avez déjà rencontré ?"*

M.Mohammad: *"mais si la dame est d'accord, le père il n'y a pas de problèmes"*

M.Richard: *"et vous avez déjà fixé"*

M.Mohammad: *"non, mais il a refusé, je ne peux pas le faire !"*

M.Jacques faisait appel aux artisans pour s'approprier ce que le projet leur amenait, M.Mohammad, lui, confirmait que c'était bien ce qu'il avait tenté de faire. Ce dernier approchait souvent les experts et les artisans comme il invitait toujours M.Martin et M.Jacques à discuter des aspects techniques avant la fabrication. Il l'aurait fait aussi avec moi, même sans avoir passé trois semaines dans son atelier auparavant. Après une journée de travail dans la cour, il a remarqué soudainement :

"et alors avec toutes ces pages, tu vas écrire un livre ? un livre sur les soudeurs, sur le soudage!"

moi: *"non, j'analyse mais je ne fais pas de livre"*

M.Mohammad: *"mais oui, il faut faire un livre !", 20 novembre*

A mon arrivée dans un atelier, cette réaction était immédiate, même quand je faisais connaissance pour la première fois:

ouvrier: *"ah, le stagiaire, vous chassez un diplôme, hein"*

moi: *" ah, les Blancs, ils font soit des diplômes, soit ils travaillent"*

ouvrier: *"oui, sans feu pas de fumée !"*

Mon appartenance était évidente, dans l'atelier où j'ai travaillé les trois premières semaines, j'étais un stagiaire. D'où leur solidarité avec moi parce qu'eux-mêmes étaient aussi des stagiaires dans le projet. Les deux artisans les plus à l'aise pour parler français étaient M.Genbo et M.Ngerbo. Ils ont réagi de la même manière à mon arrivée. Quand je prenais du papier, ils me proposaient de m'asseoir dans un coin tranquille de l'atelier :

"là-bas on peut creuser, alors la première question ? j'ai compris ce que vous voulez savoir"

Quand il y avait un visiteur, M.Genbo allait un peu plus loin avec lui, pour pouvoir parler. Quand il retourna, il

a commenté : *"ça gêne si on interrompt l'entretien"*

M.Genbo contrôlait mes notes pour s'assurer que j'avais bien écrit ce qu'il fallait. Leur récit de l'ouverture de leur atelier, de l'achat d'une machine à souder, etc., était bien préparé. Un autre discours aussi éloquent était celui sur le quartier, où habitent en majorité des chrétiens. Je restais également dans le discours du développeur pour comprendre l'histoire de l'atelier en question. A la fin, M.Genbo a résumé la discussion : *"pour mon compte personnel, je préfère qu'on me pose des questions précises, sinon on avance pas; pour la prochaine fois, prépare toi avec un questionnaire !"*

Les recherches menées auparavant dans ce milieu, étaient basées sur des questionnaires et elles étaient très directives et les experts estimaient que les artisans étaient l'objet d'abus quand aux fréquentes sollicitations. Effectivement, les artisans m'assimilaient directement à ces recherches qui étaient une autre partie du développement, au même titre que les projets.

Ce qui faisait une différence pour eux, c'était le fait que j'écrivais plus que les enquêteurs habituels et cela indiquait un manque de savoir d'expert.

M.Ngerbo : *"ils disent celui là, il est venu seulement pour copier les choses"*

"Copier les choses" se référait à la façon qu'ils avaient les artisans de reproduire les produits des autres. Le fait que je prenne beaucoup de notes signifiait que j'avais besoin de me remémorer tous les détails pour ensuite être capable de les reproduire ailleurs. J'étais alors un "développeur-à-venir" qui avait besoin de copier ce qui était en train de se faire. En tant que blanc j'étais chercheur ou étudiant et envoyé par une institution de "là-bas". Personne ne demandait quel était le sujet ou la discipline de ma recherche. Tout blanc, chercheur ou étudiant, faisait partie de cette catégorie d'européen qui poursuit un savoir, et le rapport de ce savoir aux projets ne faisait pas objet d'un questionnement.

J'ai voulu sortir de cette image dans l'entretien avec M.Yad. Je suis resté tout un dimanche chez M.Yad

et je montrais que je me distanciais totalement des actions des autres étrangers que je jugeais incapable de comprendre la situation des artisans. Mais malgré tous mes efforts, je n'arrivais pas à changer mon appartenance aux étrangers du projet. M.Yad continuait à s'adresser à moi comme à un développeur.

M.Yad : *"c'est pour te dire que bon il y a des gens qui ne comprennent pas, quand M.Jacques dit qu'il ne peut pas donner ou acheter pour eux ça les a surpris, ils trouvent que c'est pas normal, pour eux c'est pas du tout normal qu'on puisse le regarder comme ça, pour te dire que il y a beaucoup de choses qui se passent, et d'une part je trouve pour un étudiant par exemple pour vous, étudier tout ça, vous avez vu d'autres pays aussi comment les choses se passent, vous aller acquérir une expérience une connaissance qui peut vous aider dans tous les domaines, c'est seulement dommage que nous les africains on ne peut pas faire des choses comme ça, et qu'est-ce que vous avez fait pour le projet !"*

moi: *"rien !"*

M.Yad: *"hahaha, ah Mister Thomas !"*

moi: *"j'essaie d'aider s'il y a un artisan qui me pose une question j'explique, quand j'étais chez Mohammad, j'ai expliqué 3 4 truc peut-être mais à côté de ça qu'est-ce que je fais ? rien!"*

....

M.Yad: *"c'est sûr que ça ne va pas dans tous les domaines, mais quand même, vous essayeriez de monter ça sur ça et si bien que ça c'est un autre continent et l'autre c'est un autre continent, et sur le domaine du travail il y a un lien qui peut quand même vous conduire à ce que vous avez vécu ici, hein, ça peut, c'est pour ça que j'ai dit que vous allez acquérir une expérience sur ce domaine, ah oui, les entretiens comme ça c'est très très bien, viens me voir dès que tu es libre, je suis toujours là chez moi"*

M.Yad démontrait qu'il avait des connaissances très approfondies du fonctionnement technique et économique des ateliers et du secteur informel en général, ce qui pouvait lui permettre de remplir des fonctions plus importantes dans le projet. Il répondait à toutes mes questions avec des abstractions qui correspondaient à l'impression qu'il avait de l'objet que je cherchais, autant pour la situation du projet Appui Technique que pour ma thèse. Je lui posais des questions très complexes sur les structures sociales du pays et les rapports entre étrangers et autochtones et ainsi, je confirmais les objets que je retrouvais chez d'autres interlocuteurs, où je pouvais obtenir les véritables réponses. M.Yad s'adressait constamment à moi comme à un développeur : 'tu restes bien mon blanc !'. Il m'était impossible d'échapper à cette position.

L'attention que je portais aux artisans leur permettait de s'adresser à moi plus facilement qu'aux autres experts. M.Rahman me demandait tous les jours de venir prendre le petit déjeuner. M.Mohammad, lui, m'expliquait des mots de l'arabe ouest-africain. Cette ouverture a permis aux autres de s'adresser à moi pour

tester des questions avant de les poser à M.Jacques ou à M.Martin, et d'exprimer leur besoin pour poursuivre la fabrication (on m'a demandé par exemple de chercher une enclume, d'amener des lames pour la scie, de faire des photocopies, etc.). Cette ouverture a permis également certaines déclarations ou tentatives pour changer le rapport entre artisans et experts. Par exemple, M.Mohammad attendait un moment quand les artisans présent n'étaient pas occupé pour s'adresser à moi :

"chouf masura" (cherche moi un tuyau)

Il utilisait des mots de l'arabe égyptien sachant que j'avais travaillé dans ce pays. Je me suis mis à chercher et j'ai répondu juste après :

"on en n'a pas"

M.Mohammad a applaudi, il était enchanté et a commenté pour tout le monde¹⁹ :

"voyez, il comprend !"

Les artisans s'échangeaient de façon implicite sur leur rapport aux étrangers et ma présence leur servait de moyen d'explication, M.Mohammad pour appeler à un rapprochement, d'autre pour le contraire.

Quand j'amenaient plusieurs artisans avec ma mobylette à l'atelier de M.Osama pour une réunion, M.Rahman proposa :

"on va te payer le gazoline"

M.Osama: *"non, c'est le projet qui paie, ne t'en fait pas, vive le projet !"*

M.Osama se moquait de mes efforts.

L'attention que je portais au projet signifiait que je le prenais plus au sérieux que les autres experts. En fonction du jugement qu'un artisan portait sur eux, il pouvait le projeter sur moi. M.Osama utilisait ma présence dans le sens inverse de l'utilisation de M.Mohammad, pour affirmer la différence entre artisan et étranger.

M.Osama à moi: *"tu manges dans la palmeaie"*

moi: *"non, c'est trop cher"*

M.Osama: *"tu es riche"*

¹⁹ Il était évident que mon vocabulaire était totalement insuffisant pour pouvoir suivre les discussions entre les artisans, ainsi on savait que je ne pouvais pas traduire véritablement entre les étrangers et les artisans, ou pire devenir l'espion des étrangers. Il s'agit d'une épisode qui n'est pas une simple illustration de ce que ce texte argumente. Cette épisode est une précondition, une nécessité pour que la lecture de ce texte soit compréhensive, je la reprends dans le chapitre 3.2.

1.5.2 "Votre étude est tombée"

moi: "je suis un pauvre étudiant"

M.Osama: "les pauvres étudiants français ne viennent pas ici !"

moi: "alors je suis un pauvre étudiant allemand"

M.Ngerbo à moi: "lui (Osama) il est mon père"

M.Osama: "non, son oncle"

M.Ngerbo à M.Osama: "et lui (moi) il est mon ami"

M.Osama à M.Ngerbo: "alors enlève cette soudure"

moi: "alors où est l'autorité ?"

M.Ngerbo: "il n'est pas mon père"

M.Osama cherchait à affirmer ma position (il l'avait fait plusieurs fois au sujet de mon alimentation) et il rejetait mon énoncé en montrant que je n'étais pas cohérent. M.Ngerbo quant à lui, s'est situé par rapport à M.Osama pour ensuite en tirer une conclusion sur son rapport à moi. Quand M.Osama s'est adressé à M.Ngerbo comme à son oncle, en lui disant de faire un travail simple et que j'ai confirmé cette opération, M.Ngerbo a clos le jeu.

De cette façon, je restais un maillon efficace dans le projet pour le tourner dans un sens ou dans un autre, sans que ce maillon devienne un acteur indépendant comme les autres acteurs du projet.

Cette position s'est terminée au moment où je faisais les entretiens individuels avec les artisans. M.Hachim était l'artisan qui s'est le moins heurté aux propos des experts. Après l'entretien, il m'a accompagné à ma mobylette et m'a aidé à la faire démarrer :

"à plus tard Monsieur Nasarra, vraiment comme je vous ai dit, ce mot là c'est pas à sa place !"

Il me montrait que la représentation du blanc par le mot Nasarra (blanc en arabe ouestafricain) n'était pas acceptable pour lui. La signification de "Nasarra" appartenait au passé. Le mot était trop lourd pour l'employer. Avec le geste de démarrer ma mobylette, il montrait que les rapports étaient plus étroits. A la fin de l'entretien, M.Ngerbo a porté le magnétophone et l'a mis dans mon sac quand j'étais déjà assis sur la mobylette. Ma présence a introduit des mots comme "Nasarra" aux échanges pendant le travail dans le projet. Quand je restais sans en faire un emploi particulier, ma présence pouvait fonctionner de cette façon, mais dès que je branchais le magnétophone face à un artisan, ma présence changeait de nature; dire "Nasarra" et enregistrer une conversation transformaient ma position.

Les experts ouestafricains restaient très passifs envers moi. Ils disaient que ma thèse portait sur la technologie, ce qui était la matière du projet. Mais ils ne cherchaient même pas à savoir quelle était la discipline exacte. Pendant les entretiens, ils réagissaient surtout à l'évocation des situations concrètes au sein d'Appui Technique. Ils avaient accès aux discours des étrangers et aux discours des artisans et les clivages et conflits leur étaient présents²⁰. Ils me mettaient à l'intérieur de ce qui faisait "étranger", à côté de M.Martin, M.Jacques et M.Richard, et ils avaient encore moins d'exigences à mon égard. M.Dambai était concerné par le sort du projet, plus que M.Atula et M.Tahem et il s'attendait à une solution des conflits à partir de mes résultats. La veille de mon départ, j'ai fait un entretien avec M.Dambai et M.Atula pour poser encore quelques questions, que je n'ai pas voulu poser dans les entretiens individuels parce qu'elles étaient trop suggestives.

moi: *"Pierre a dit il faut couper cet angle là, il a coupé cette angle et après il a changé son opinion et il fallait le couper, c'est là même chose avec l'autre truc là, là, le bout, c'est ça sert à rien, mais ils ont coupé ainsi toute la longueur tous les côtés, mais pourquoi ? aucune raison au-delà des malentendus entre les Nasarra et les artisans"*

M.Dambai: *"c'est inquiétant, vous savez mourir à un mois"*

M.Atula: *"pourquoi ?"*

M.Dambai: *"pour partager toutes les peines, que vous avez à la bouche, c'est dure"*

.....

M.Atula: *"dans le truc d'évaluation, vous avez été beaucoup plus proche des artisans, donc il y avait certains points qui ont été obscurs pour nous que vous avez éclaircis, mmhm, bon, et par rapport aux artisans en les foudroyant, peut-être à faire les interviews, peut-être vous avez ressorti des choses qui étaient des objectifs du projet lesquels ils ne comprenaient pas et par la suite ils ont fini par comprendre, donc dans les deux cas, il y a eu un apport positif"*

moi: *"par exemple, le fait que j'étais là en dehors tout le temps en train d'écrire"*

M.Atula: *"c'est, c'est votre objectif"*

M.Dambai: *"juste pour compléter, puisque bon, les rapports humains ont été déjà, c'est à dire vous vous êtes frotté à eux beaucoup plus longtemps, ils vous connaissent tel que vous êtes, et cette mise en confiance a été vraiment automatique, quand vous écrivez il y en a même qui ne se suscite pas de quoi vous écrivez, vous avez permis un rapprochement humain, c'était positif, moins de méfiance", entretien avec M.Dambai et M.Atula, 16 décembre*

Les experts ouestafricains voyaient bien que ma présence avait affecté la perspective des artisans du projet.

²⁰ Seul M.Tahem n'avait pas de connaissance de la perspective des artisans parce qu'il n'a jamais cherché à entrer dans un dialogue avec eux et aussi parce que ses connaissances de l'arabe n'étaient pas suffisantes pour suivre leurs discussions.

1.5.2 "Votre étude est tombée"

Selon M.Dambai leur avenir professionnel dépendait de la réussite du projet et ils voyaient sans doute les conflits entre artisans et experts, pourquoi n'avaient-ils pas cherché alors à contribuer à la compréhension mutuelle ? Pour l'analyse de leur perspective du projet je dois trouver une réponse à cela.

Ma simple présence était plus importante que le contenu des mots que j'étais en train d'écrire. Mais cette position était fragile. Les choix de quelques artisans concernant ma présence étaient plus efficaces que ceux des étrangers. Grâce à ces choix, je peux en trouver leur perspective du projet et des experts. Ces choix rendent les échanges entre experts et artisans intelligibles pour moi.

1.5.3 Ma capacité de description

Mes notes portaient de ma subjectivité sur le terrain. Cela comprenait donc une mise en cause de la coopération, qui reste de ma propre expérience (voir chap. 0.2). Sur le terrain à Ouestaf cette expérience

était importante parce que je pouvais rapidement partager le protagonisme des étrangers. La source de la solidarité des experts se trouvait dans cette capacité. Je devenais membre de l'équipe du projet en agissant dans la logique des développeurs (comme je l'avais fait auparavant). En allant au-delà de cette perspective je me suis distancé des étrangers. Mais cette distanciation était toujours latente et inaboutie. Je faisais des aller-retours entre l'action des experts et les réactions des artisans.

Sur le terrain la proximité aux artisans était limitée parce que je ne connaissais pas les langues locales. J'assistais à toutes les réunions des experts, je prenais mes repas avec eux et je participais au moins partiellement aux activités techniques²¹. Physiquement j'étais proche des experts. Mais dès le début j'ai eu un meilleur accès aux artisans. M.Osama, M.Rahman, M.Mohammad et d'autres m'ont expliqué leur perspective du projet et j'avais souvent envie de dire aux étrangers qu'ils étaient arrogants et peu enclins à écouter et à réfléchir à partir des réactions des artisans. Je ne savais pas bien s'il était préférable pour ma recherche de transmettre une information ou non. Mais j'ai au moins bien noté mes doutes. Par exemple, au début du cycle de formation, j'ai essayé d'atténuer les espoirs des étrangers à la première réunion pour leur éviter la désillusion quand les artisans ne réagiraient pas comme prévu. Je m'étais trompé, la réunion a été finalement encourageante pour les experts. De cette façon ma compréhension était souvent trop limitée pour agir sur le terrain. Je tentais souvent d'éviter de répondre à des réflexions sur le projet et je cherchais des réponses orientées dans l'immédiat vers des aspects pratiques. Ne pas répondre à ces réflexions a probablement renforcé l'apparence de pouvoir élaborer un savoir potentiellement important. En tout cas, les experts étrangers et ouestafricains ont posé des questions indirectes :

"tu veux écrire encore beaucoup ? quand est-ce que tu vas terminer ta thèse ?"

moi: *" peut être en 1993 "*

M.Jacques: *"et après tu entres à la Banque ?"*

moi: *"non, non, après ils vont me couper la tête, hein, je sais pas, c'est mieux de travailler comme consultant pour eux, on gagne de l'argent et après on fait ce qu'on veut"*

²¹ A cause de la limitation de mes connaissances techniques je ne peux pas participer véritablement. J'ai déjà perdu la capacité de souder, je me souviens à peine des savoir-faires nécessaires pour me servir de l'outillage d'un mécanicien etc..

1.5.3 MA CAPACITE DE DESCRIPTION

M.Martin: *"oui, on fait du fric, mais en France il n'y a pas des boîtes !"*

En répondant comme un professionnel qui planifie sa carrière, je pensais minimiser l'incertitude des experts.

Ce qui était le plus difficile, c'était ne pas dire ce que j'avais compris du comportement des artisans. Il me fallait "répondre sans répondre" et à cacher mes propres limites de compréhension.

Le 9 novembre, j'ai écrit une liste, qui comprend les informations que j'avais transmises aux experts :

- M.Mohammad voulait abandonner son atelier il y a deux ans,
- il y a un conflit entre M.Mohammad et M.Ngerbo,
- M.Mohammad, M.Ngerbo et M.Lawan ont travaillé dans le même atelier il y a 6 ans,
- M.Rahman a appris à souder chez M.Togola